

Zeitschrift:	Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber:	Société d'études en matière d'histoire économique
Band:	2 (1956)
Artikel:	Daniel Jeanrichard (1672-1741) : l'inspirateur de l'horlogerie des Montagnes
Autor:	Mestral, Aymon de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1091182

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pionniers suisses de l'économie et de la technique



DANIEL JEANRICHARD

2

A LA BACONNIÈRE NEUCHATEL

EDITEUR
INSTITUT DE RECHERCHES ÉCONOMIQUES

«SON BIEN LE PLUS PRÉCIEUX,

un peuple le trouve dans ceux de ses citoyens, éminents par leurs créations et leur exemple singulier, à qui il doit de s'élever et se développer en tant que nation.

Retracer le portrait de ces grands hommes d'une façon vivante, ce n'est pas seulement leur témoigner de la reconnaissance, mais aussi faire jaillir par émulation une source d'énergie.»

Ces lignes sont tirées de l'appel en faveur de la mise sur pied du monument Alfred Escher, qui se trouve aujourd'hui sur la place de la Gare à Zurich. L'appel paru le 13 mai 1883 dans *La Nouvelle Gazette de Zurich* fut alors contresigné par 70 personnalités, dont Conrad-Ferdinand Meyer et Gottfried Keller. D'après une correspondance récemment découverte, on peut présumer que Gottfried Keller en est l'auteur.

INSTITUT D'ETUDES ECONOMIQUES

Fondé: le 1er janvier 1950

Comité:

H. Altorfer, industriel, Ruti ZH,
Président

J. H. Angehrn, industriel, Thalwil ZH
Trésorier

Dr H. Buchi, Riehen près Bâle

Dr Peter Hurlmann, Zurich

Aymon de Mestral, Zurich

Dr F. Rieter, Zurich

Dr Oscar Sulzer, Winterthur

Directeur:

Dr Hans Rudolf Schmid, Zurich

Siège administratif:

Zurich, 2, Jenatschstrasse 6

Adresse: Case postale Zurich 27

Téléphone 27 42 24

Compte de chèques postaux VIII 42706

Quiconque serait désireux de soutenir les efforts de l'Institut peut adhérer (cotisation annuelle minimum fr. 25.— pour les particuliers, et fr. 50.— pour les personnes morales) ou faire un don unique.

Pionniers suisses de l'économie et de la technique

2

Pionniers suisses de l'économie et de la technique

2

AYMON DE MESTRAL

DANIEL JEANRICHARD

L'inspirateur de l'horlogerie des Montagnes

1672–1741

Editeurs

Institut de recherches économiques
Zurich 1956

A la Baconnière, Neuchâtel

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	7
Entre le chant du coq et la lueur des chandelles	8
Les JeanRichard	13
Un début dans la vie	14
Orfèvre et horloger	17
Ateliers et horlogers de la première heure	25
Au seuil de l'expansion commerciale	57
Mort et oubli du précurseur	46
Renaissance et rayonnement	47
Horlogers d'hier et d'aujourd'hui	49
Face aux difficultés	52
Le fleuve de l'horlogerie	59
Sources écrites	62
Sources orales	64
Autres sources de documentation	64
Photographies	64

Édité par l'Institut de recherches économiques:

Dr Hans Rudolf Schmid, Jenatschstrasse 6, Zurich 27

sous le patronage de la Société Générale de l'Horlogerie Suisse S.A., ASUAG, Neuchâtel-Bienne

Maquette: Otto Schmitt, Zurich

Imprimerie: AG. Buchdruckerei Wetzikon

Copyright 1956 by Institut de recherches économiques

A la Baconnière, Neuchâtel

A V A N T - P R O P O S

Depuis deux siècles et demi environ, l'horlogerie des Montagnes, hantée par son souci de précision et de perfection, a dépensé des trésors d'ingéniosité et remporté d'étonnantes victoires sur l'impossible. Preuve en soit l'histoire de Daniel JeanRichard, de ses émules et successeurs, grâce auxquels la montre suisse a fait le tour du monde.

La plupart des écoliers de notre pays se figurent encore que l'horlogerie suisse découle de l'atelier d'un jeune et sympathique serrurier ou forgeron de La Sagne. La réalité est différente; elle est plus complexe, mais non moins surprenante. Aussi n'est-il pas inutile de remonter parfois aux origines de cette industrie, comme une ville ou un pays à ses premiers fondateurs. Ne fût-ce que pour mieux comprendre les difficultés qu'ils ont surmontées et s'inspirer de leur exemple. Derrière les mécanismes les plus compliqués et les machines les plus perfectionnées, il y a toujours un homme.

Grâce aux recherches des historiens, on connaît mieux aujourd'hui le rôle modeste, mais décisif, joué par Daniel JeanRichard et ses descendants dans l'organisation et le développement de l'horlogerie des Montagnes. Nous tenons à remercier vivement ici les archivistes, les publicistes et les grands techniciens de l'horlogerie, qui ont bien voulu faciliter notre tâche par leur érudition, leurs conseils et leur expérience. Cette étude est leur œuvre tout autant que la nôtre. Leurs noms figurent plus loin sous la rubrique des «Sources orales». — Notre propos est simplement de retracer d'après les dernières données la silhouette d'un pionnier et d'un milieu social également, dont l'influence sur l'évolution économique de notre pays a été profonde, en nous inspirant du mot d'Alexandre Vinet: «Le passé, c'est notre présent».

ENTRE LE CHANT DU COQ ET LA LUEUR DES CHANDELLES

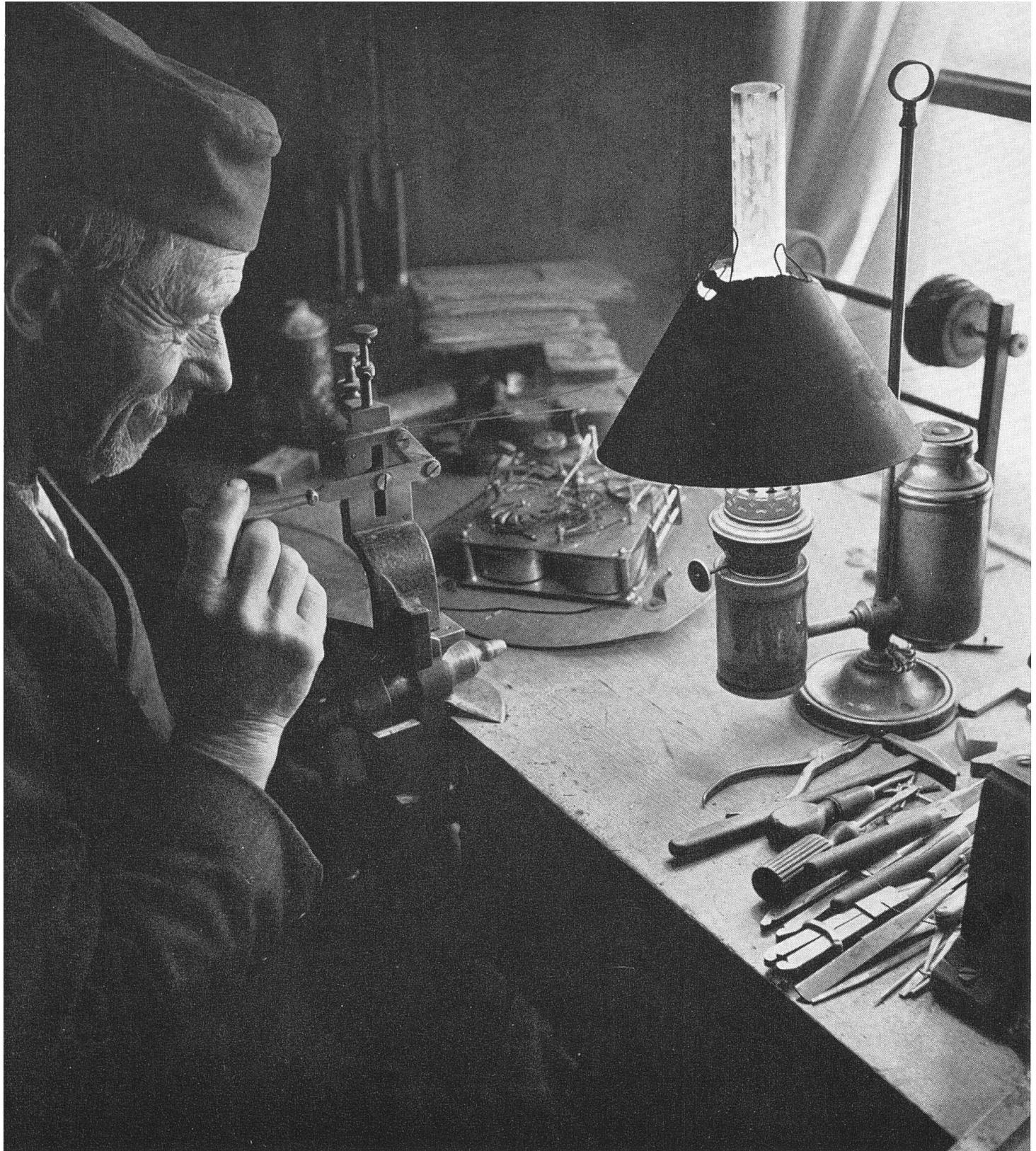
Pendant des siècles, les habitants des Montagnes neuchâteloises ont mené l'existence aventureuse et rude des colons du Nouveau Monde. Les rigueurs du climat, la solitude de leur Jura « tragique et familier », l'apparition des loups en hiver, la présence des rôdeurs et des pillards, rien ne les rebutait. Grands chasseurs et défricheurs des « Noires Joux », comme on appelait alors les forêts de sapins du Jura, ils excellaient dans l'élevage et le commerce du bétail, exportaient leurs chevaux et vendaient leur bois au loin. A force d'opiniâtreté, ces « Montagnons » sont parvenus à faire pousser sur ce sol ingrat de l'orge, du seigle et de l'avoine, quelques plantes textiles et des légumineuses. Derrière les murs épais de leurs fermes isolées, ils vivaient à l'abri du froid et des indiscrets ou se groupaient dans des hameaux isolés, dénommés des « voisnages », en marge des tourbières et des marais.

Fiers des franchises que le comte de Valangin avait accordées à leurs ancêtres en 1372 pour les encourager à s'établir dans ces contrées inhospitales, les « francs-habergeants » avaient un sens très vif de la liberté. Bricoleurs par goût et par nécessité, dans un pays où l'hiver dure cinq à six mois, parfois davantage, ces paysans-artisans, alertes et matinaux, levés au chant du coq, travaillaient à leur guise, comme il leur plaisait; ils maniaient le rabot ou le marteau aussi allègrement que la fourche ou le tour. Entre les soins à donner au bétail et les menus travaux exécutés dans leur atelier rustique ou leur « petite forge », plusieurs d'entre eux se sont découvert des talents d'armurier, de serrurier ou de taillandier, à titre accessoire ou principal; d'autres s'improvisaient charpentiers, charrons ou menuisiers. Attirés par les grandes foires, proches ou lointaines, où ils aimait à se rendre, ils se montraient accueillants envers les réfugiés, les Huguenots en particulier, et s'entretenaient volontiers avec les colporteurs de passage. Ces montagnards ont fait bonne figure dans les expéditions militaires aux côtés des Confédérés. C'est dire que malgré leur isolement, les habitants des Montagnes neuchâteloises ont toujours recherché et sont parvenus à maintenir le contact avec le monde extérieur.

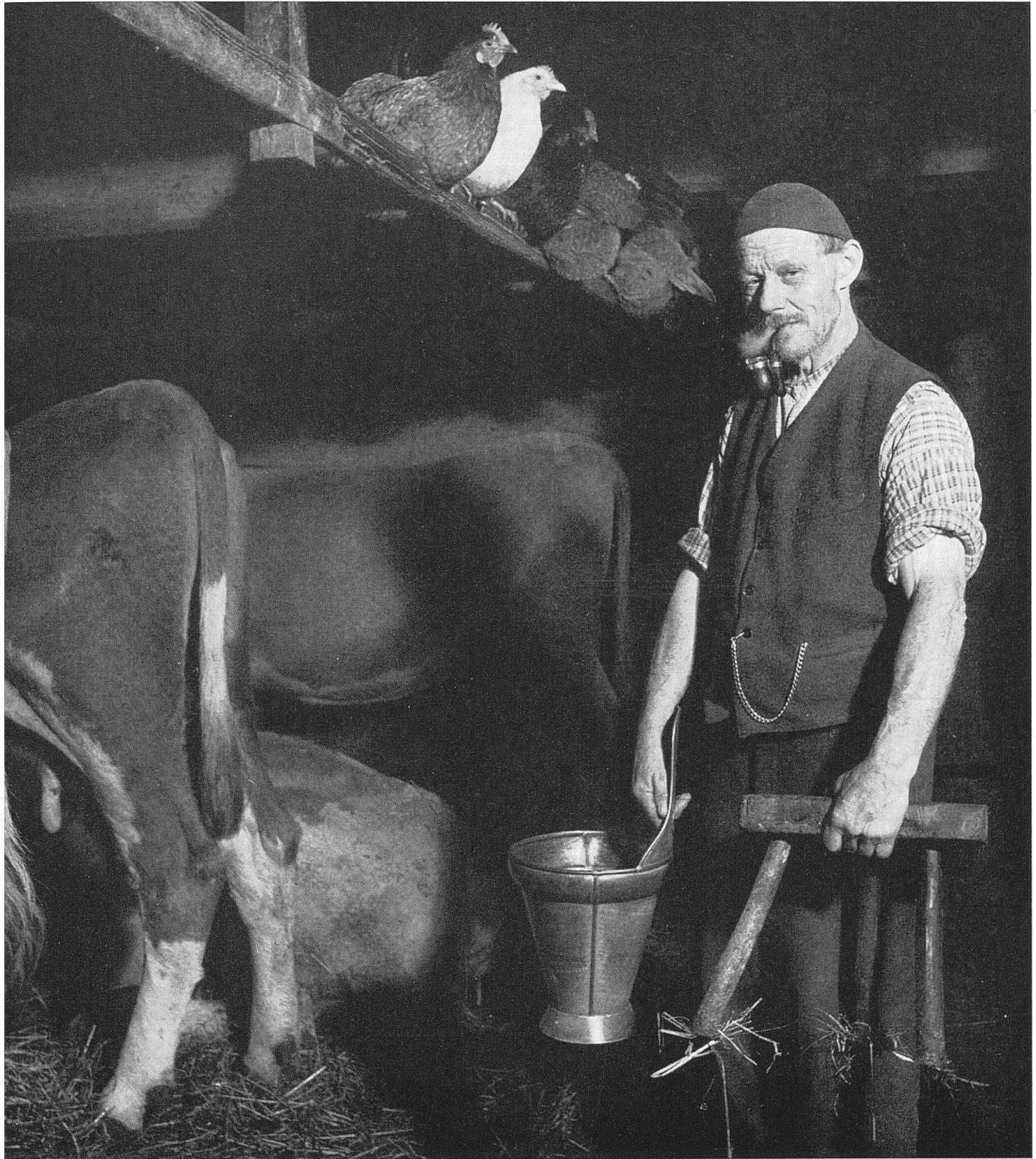
Comme c'est souvent le cas à ce stade de civilisation, la femme partageait les travaux, les responsabilités et les dangers de l'homme. Preuve en soit l'épisode (1476), historique ou légendaire, du Crêt-Vaillant sur Le Locle, où les femmes, en l'absence des hommes, ont pris les armes et mis une bande



Cette ferme jurassienne sous la neige évoque l'atmosphère rude et sobre dans laquelle le jeune Daniel JeanRichard a grandi.



Un horloger d'autrefois, tel qu'on en rencontre encore parfois dans les vallées jurassiennes, avec son quinquet muni d'un abatjour vert et ses outils personnels.



Comme ce robuste paysan-horloger, Daniel JeanRichard a passé sa jeunesse entre l'étable et l'établi.



Au-dessus de la porte d'entrée de la maison Nicolet aux Trembles figurent le millésime, l'inscription et les initiales ci-après: «1656. La Sainte Bénédiction de Dieu demeure (éternellement). DIRB» (Daniel Jean-Richard dit Bressel). Au-dessous: la façade ensoleillée et sereine de la vieille ferme familiale.



de pillards bourguignons en fuite, en lâchant contre eux un taureau! La femme régnait alors sur la famille et la ferme. Durant les longues soirées à lueur des chandelles, elle filait au fuseau ou travaillait avec ses filles sur les coussins à dentelles, tandis que les hommes bricolaient, lisaien, parlaient voyages ou politique entre eux, ou se gaussaient de leurs voisins.

Ce genre d'existence patriarcal et fruste a façonné une race d'hommes indépendants et entreprenants, observateurs et inventifs. La graine d'horlogers ne pourra trouver un terrain plus favorable pour prendre racine et faire lever un jour la moisson qui changera peu à peu le visage du pays.

LES JEANRICHARD

C'est dans ce milieu particulariste et vivant que les JeanRichard sont apparus vers le milieu du 15^e siècle et se sont établis d'abord dans les environs de La Sagne à «Entre-deux-Monts», puis au lieu dit des Bénéciardes, sur le versant de la montagne qui donne sur le vallon du Locle. Avec le temps, la branche du futur Daniel JeanRichard a fait suivre son nom double de l'adjonction «dit Bressel» — le nom d'une famille alliée — pour se distinguer des autres rameaux de leur tribu devenue très nombreuse. Ces petits paysans ont peu à peu arrondi leurs terres, par voie d'échange ou d'achat.

Le premier d'entre eux qui soit sorti du sillon ancestral est le grand-père paternel de Daniel, le justicier Jehan JeanRichard. En plus de quelques biens situés aux Eplatures, aux Bénéciardes et au Cernil-Bourquin, il possédait également, par suite de son mariage, des vignes à Auvernier et à Boudry et il a exercé jusqu'à sa mort les fonctions de lieutenant civil ou substitut du maire de La Sagne. C'était là un premier pas vers l'aisance et l'ascension sociale.

Quant au père de Daniel, il paraît avoir été un brave agriculteur-sylviculteur et il n'aurait probablement jamais fait parler de lui si un érudit de La Chaux-de-Fonds, M. Marius Fallet, ne s'était avisé dernièrement de voir en lui un armurier, romanesque et malchanceux, dont il a retracé l'existence mouvementée. En elle-même, l'hypothèse est plausible. Forgeron, serrurier et armurier, maint horloger peut se réclamer de cette lignée artisanale et familiale. Mais malgré son attrait et les données sur

lesquelles elle repose, cette hypothèse n'a pas été retenue par les archivistes et historiens neuchâtelois officiels. La confusion, si confusion il y a, entre les deux pères présumés du jeune Daniel, s'explique peut-être par le fait qu'ils portaient tous les deux le prénom de David et se trouvaient avoir épousé chacun une Suzanne. En outre, ces deux David, qui étaient d'ailleurs cousins, ont eu chacun trois fils, qui s'appelaient également Daniel, Abraham et Jean-Jacques. Il convient d'ajouter qu'à La Sagne et aux environs, les JeanRichard étaient alors à peu près aussi nombreux que les Rochat ou les Meylan à la Vallée de Joux.

UN DEBUT DANS LA VIE

Pour un futur maître-horloger, dont la précision est la première loi du métier, il est déjà vexant de voir des doutes planer sur son ascendance paternelle. Mais il y a plus: les historiographes ne sont pas non plus d'accord entre eux sur la date et le lieu de naissance de Daniel JeanRichard. Alors que le banneret Osterwald, dont nous parlerons plus loin, le fait naître en 1665 à La Sagne, M. Marius Fallet affirme, sur la foi de documents, qu'il a été baptisé le 28 novembre 1670 à Morat, où son père se serait réfugié pour des raisons politiques, tandis que d'autres historiens neuchâtelois hésitent entre 1670 et 1672 et penchent plutôt pour cette dernière date, à La Sagne. Pour comble de malchance, les «registres baptistaires» de cette localité ont été détruits par un incendie en 1683!

Quoi qu'il en soit de la date et du lieu de sa naissance, Daniel JeanRichard a partagé les travaux et les distractions de ses petits camarades et voisins, parmi lesquels figure sa future femme, Anne-Marie Robert, au lieu dit des Bressels. Ce hameau perdu appartenait «au quartier dîmeur des Bénéciardes», qui relevait de La Sagne. Un point a piqué la curiosité des historiens: dans l'acte de partage des biens mobiliers rédigé quelque temps avant sa mort, le grand-père paternel de Daniel mentionne «une aiguière et un orloge». Il s'agit-là probablement d'une horloge d'appartement en fer, dont l'usage avait commencé à se répandre dans la contrée. Le jeune montagnard a-t-il eu l'occasion d'examiner de près et, qui sait, de démonter peut-être le mécanisme assez grossier de cet «orloge»? Pareille coïncidence aurait alors joué un rôle décisif dans son orientation

future vers l'horlogerie. Mais sur ce point également, on en est réduit à de simples conjectures.

Deux récits posthumes ont mis en lumière l'épisode aujourd'hui classique, quoique discutable sur certains points de détail, de la rencontre entre Daniel JeanRichard et le maquignon. L'une de ces relations a été rédigée en 1766 par le banneret Frédéric S. Osterwald dans sa fameuse « Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin », et l'autre, en 1827, par François Brandt, du Locle, dans une « Notice donnée à M. David-Guillaume Huguenin, Conseiller d'Etat, Maire de la Brévine, etc. ». Bien qu'Osterwald ait incontestablement le mérite et l'avantage d'avoir le premier découvert après coup et lancé, grâce à son talent publicitaire, notre Daniel JeanRichard — en se basant sur le témoignage de l'un des fils du défunt, nommé Jean-Jacques — nous préférons pour notre part la version suivante, plus psychologique et vivante de François Brandt :

« Etant encore enfant, je me rappelle d'avoir entendu dire à feu M. Abraham Richard, ami de mes parents, que son père, Daniel JeanRichard — dit Bressel montrait déjà dans son enfance des dispositions si heureuses à faire de petits chariots et d'autres petits objets en bois, sans autre outil qu'un couteau, et que son père voyait à regret qu'il ne s'occupait qu'à des objets futiles, selon lui, et peu propres pour gagner sa vie. Plus tard, ce jeune homme si ingénieux, fondateur par la suite de l'horlogerie parmi nous, se distingue particulièrement en remettant en bon état la montre d'un marchand de chevaux, laquelle avait été faite à Londres. Cet homme voyant travailler avec beaucoup d'adresse ce jeune mécanicien (en réalité il était orfèvre), lui demande s'il pouvait faire marcher sa montre, dont le jeu s'était dérangé. Sur la réponse affirmative du jeune Richard, il s'élève une vive contestation entre celui-ci et son père, qui lui dit, en le grondant vivement, qu'il n'était pas capable de faire un ouvrage de cette nature, que son orgueilleuse présomption le rendrait responsable de cette montre qu'il gâterait complètement s'il y mettait la main, etc. etc.; alors, pour mettre d'accord le père et le fils, le propriétaire de ladite montre leur dit qu'il ne s'inquiétait point du sort de ce meuble dont il faisait le sacrifice, qu'il désirait que le jeune homme essayât s'il pouvait la réparer, dût-il le rendre plus mauvais qu'il ne l'était. Après cela, le père consentit, ce qui fit un extrême plaisir au fils, qui se mit aussitôt à l'ouvrage et parvint à la mettre en bon état. Cette montre, la première que vit ce jeune mécanicien

(orfèvre), développa en lui le talent qu'il a montré pour cette branche d'industrie, source de la prospérité de nos montagnes».

Il est compréhensible que Daniel JeanRichard ait cherché à faire une autre montre. Le jeune orfèvre ne devait pas se sentir hors d'état de découper, de percer les platines du mouvement, de tourner et limer les piliers, ainsi que les axes des mobiles et d'ajourer le coq. En revanche, il était plus délicat de fabriquer des roues, la fusée et l'échappement. Sur ce point, nous nous en rapportons au récit d'Osterwald, qui contient des précisions et des données intéressantes au sujet des premiers pas de Daniel JeanRichard dans l'horlogerie. Mais il convient toutefois de ne pas perdre de vue la remarque judicieuse formulée par le professeur Alfred Chapuis dans son «*Histoire de la Pendulerie neuchâteloise*», à propos de l'informateur du banneret Osterwald: «Dans les nombreuses conversations que nous avons eues avec des descendants de penduliers, nous avons constaté très souvent la tendance à exagérer sans le vouloir l'importance du rôle joué par leur famille; d'aucuns attribuent qui à leur aïeul, qui à leur père des innovations et des inventions qui sont venues d'ailleurs. Sans doute, Jean-Jacques JeanRichard (comme peut-être son frère Abraham) a-t-il, tout en relatant une histoire vérifique, fait ressortir un peu trop exclusivement le mérite très réel de son père».

Cela dit, voyons le récit d'Osterwald: «Ce jeune homme (après avoir réparé la montre du maquignon), se mit en tête d'en faire une pareille. Il fallait auparavant imaginer et fabriquer tous les articles nécessaires, de même que les ressorts, la boîte et les autres assortiments, sans avoir dans sa position aucun secours qui pût lui faciliter le succès. Mais par son génie, soutenu d'un travail opiniâtre, il parvint au bout d'une année à avoir assez d'outils pour commencer sa montre, qui fut achevée six mois après!»

«Cette pièce, jointe à plusieurs autres parties nécessaires de son établissement, attira chez lui les plus curieux de ses voisins, qui lui commandèrent des montres. Il les travailla avec la plus grande activité et n'interrompit ce genre d'occupation que pour enseigner l'orfèvrerie à deux de ses frères. Il s'appliqua à la gravure dont il avait besoin pour l'horlogerie. Un étranger lui apprit qu'il y avait à Genève une machine à fendre les roues; il s'y rendit exprès pour l'examiner. Son voyage fut infructueux, parce qu'on en faisait un mystère, mais il vit des roues fendues et il comprit que cette opération devait se faire au moyen d'une roulette et d'une plateforme

chargée de nombres pour déterminer celui des dents et en rendre les intervalles parfaitement égaux. De retour chez lui, il se mit à travailler et parvint enfin à construire cette machine si utile pour l'horlogerie. »

Après avoir analysé la relation de François Brandt et le récit d'Osterwald, un ancien archiviste cantonal neuchâtelois, M. Léon Montandon, propose l'explication suivante: « Daniel JeanRichard a fait un apprentissage d'orfèvre. Il rentre chez son père encore du vivant de celui-ci, soit vers 1688—1690, c'est-à-dire quand il avait 18 à 20 ans. Un étranger de passage, mettons qu'il était marchand de chevaux, lui apporte une montre à réparer. Au cours de son apprentissage, Daniel a déjà vu des montres, il a cette fois-ci l'occasion d'en tenir une entre les mains, de l'examiner plus à fond et, après l'avoir remise en marche, il se met à en exécuter une semblable. Cet épisode décide de l'orientation de sa carrière. » Dans l'état actuel des recherches, il paraît difficile de préciser davantage et l'on ne peut que se rallier à ces sages conclusions.

ORFEVRE ET HORLOGER

Voilà donc notre Daniel JeanRichard orfèvre et horloger. Il paraît avoir fait un apprentissage d'orfèvre, peut-être à La Neuveville, d'où il fera venir plus tard deux ressortissants à titre d'apprentis horlogers dans son atelier. En ce temps-là, le métier d'orfèvre, moins compliqué que celui d'horloger ou de pendulier, comprenait tout ce qui avait trait aux métaux nobles (or et argent) et se rapportait aussi bien à la confection des vases précieux pour les églises qu'aux objets d'argent alors à la mode, comme les boucles de souliers, les fermoirs de psautier et les civettes à parfum. Un document atteste que Daniel JeanRichard a livré à la paroisse de La Chaux-de-Fonds deux calices d'église demandés pour la communion. Mais il faut croire que dans le milieu alors assez austère des Montagnes neuchâteloises ce métier ne nourrissait pas son homme, car dans un recensement établi en 1712 au Locle Daniel JeanRichard est qualifié d'« orfèvre et pauvre ».

S'il est mentionné pour la première fois en 1692 comme maître-horloger à La Sagne, alors qu'il avait à peine 20 ans, JeanRichard n'est certainement pas le premier horloger en date du pays neuchâtelois. Un siècle ou deux

avant la naissance de notre horloger, des horloges ornaient déjà les clochers du pays. Elles étaient l'œuvre de serruriers et d'armuriers. Dans la suite, apparaissent les horloges dites d'appartement, ainsi que les montres portatives; enfin les artisans chargés de les entretenir et de les réparer prirent le titre d'« horlogeurs ».

Les premiers horlogers, venus de l'étranger, se sont établis à Genève vers 1550 et ils y ont créé de très belles œuvres au XVII^e siècle. De là, l'industrie de la montre s'est répandue à la même époque en Suisse, d'abord dans quelques villes des bords du Léman, puis dans les principales cités importantes de notre pays, notamment à La Neuveville et à Neuchâtel. Mais dans cette dernière cité, ainsi d'ailleurs qu'en maint autre endroit, l'essor naissant de l'horlogerie fut paralysé par les rigueurs du régime corporatif. Par crainte de la concurrence, la « Compagnie des Favres, Maçons et Chappuis » — c'est-à-dire la corporation des artisans du métal, de la pierre et du bois — fit tant et si bien qu'elle tua bientôt la poule aux œufs d'or. Il convient d'ajouter que les gens de robe et d'épée à Neuchâtel n'avaient alors guère de sympathie pour l'industrie, à laquelle ils préféraient de beaucoup le commerce.

Bridée et refoulée même à Neuchâtel-Ville, la jeune industrie horlogère allait trouver par contre dans les hautes vallées de l'air et de l'espace et s'épanouir librement sur un terrain particulièrement propice, grâce aux qualités natives des « Montagnons », ainsi qu'au régime de liberté de commerce, d'industrie et d'établissement qui régnait dans ces parages. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire le passage qu'Osterwald consacre aux artisans de ces vallons jurassiens: « On voit fréquemment, dit-il, dans ces Montagnes des gens qui exercent certains arts dont ils n'ont fait aucun apprentissage. A La Chaux-de-Fonds, un mauvais cordonnier est devenu un habile émailleur et un maître d'école s'est fait graveur. Au Locle, les fils d'un meunier fabriquent avec succès les outils d'horlogerie les plus compliqués. Ici, point de maîtrise et par conséquent point d'entraves pour le génie. Chacun choisit sa profession et l'exerce comme il l'entend; s'il ne réussit pas, il ne s'en prend qu'à lui-même et ne tarde pas à se tourner ailleurs; s'il réussit, il se fait dans peu une situation qui assure et le débit de ses ouvrages et son bien-être. » Quoique cette situation ne corresponde plus guère à notre système actuel, qui cherche le salut dans l'organisation et la réglementation professionnelle, pour remédier aux excès mêmes de la libre concurrence, on retrouve là, par anticipation, une conception toute

américaine de la vie et du métier, avec son dédain des diplômes et les possibilités de changement et d'avancement qu'elle offre aux hommes de notre temps.

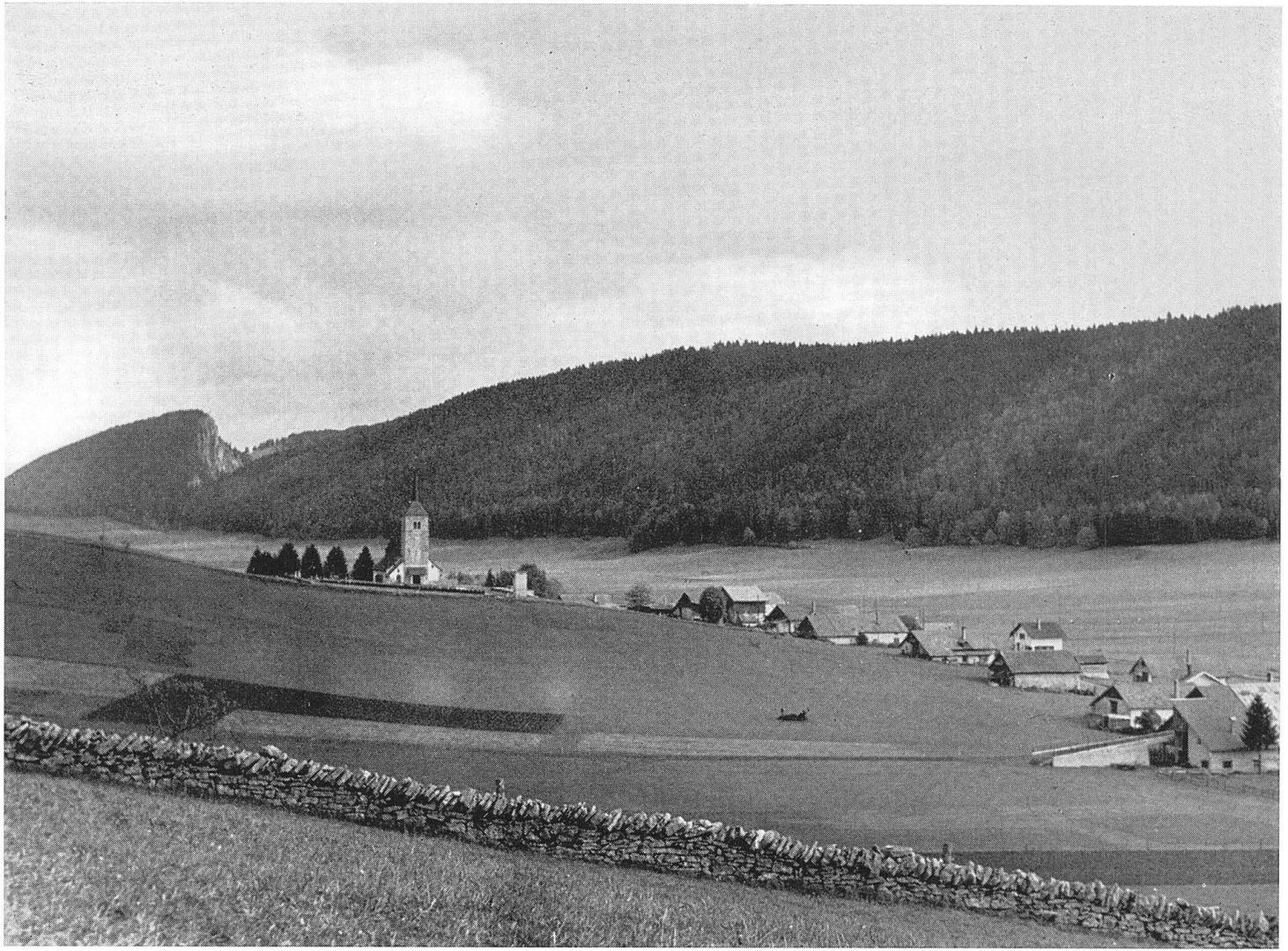
C'est au hameau des Bressels que le jeune Daniel JeanRichard, orfèvre, horloger et paysan commence par exercer son activité. La maison de ferme qu'il habitait alors, aujourd'hui détruite par un incendie, appartenait au type d'habitation si caractéristique que l'on retrouve encore dans une grande partie du Jura suisse et français. A la suite du professeur Alfred Chapuis, nous aimons à évoquer ici cette ferme jurassienne: «La façade de maçonnerie est blanchie à la chaux ou en pierres taillées dans sa partie inférieure et revêtue de bois dans sa partie supérieure. Un toit interminable, couvert de larges bardeaux que fixent des pierres supporte une grande cheminée burgonde en bois, à couverture mobile. Pour mieux résister au vent ou à la neige, les deux ailes du toit descendent tout près du sol; l'eau de pluie s'écoule sur ces larges surfaces et remplit les citerne qui alimentent les gens et le bétail. L'étable tient chaud au corps du logis qu'elle flanke et tous deux sont encapuchonnés par les énormes réserves de foin de la grange, qui les surmonte. La maison est presque toujours à un seul étage et les fenêtres du rez-de-chaussée orientées vers le Midi se trouvent à une courte distance du sol. On entre dans une façon de vestibule ou directement dans la cuisine, qui occupe la plus grande place, avec sa cheminée qui baîille démesurément. Les jambons, les saucisses et les tranches de lard y pendent très haut dans la noirceur de la suie, sous la caresse des fumées de bois. Les chambres, généralement boisées, sont meublées sommairement, à l'exception de la chambre d'habitation, où ronfle le gros poêle de faïence à catelles vertes. Le mobilier est très simple. Autrefois, l'horloger-paysan fabriquait lui-même ses meubles, de même que le dévidoir, le coussin à dentelles et le coffret de couture. La pendule y occupait la place d'honneur; elle était souvent «le beau meuble», le meuble par excellence de la famille et jadis un jeune homme n'osait pas se mettre en ménage s'il ne pouvait se payer une pendule neuchâteloise»!

Le premier atelier de Daniel JeanRichard, installé dans une de ces vieilles demeures paysannes, revit dans les petits ateliers familiaux qui subsistent encore dans certains hameaux jurassiens. «Ces intérieurs rappellent l'époque où, en compagnie de ses fils ou de quelques apprentis, l'horloger gravait son nom sur la montre qu'il avait établie de toutes pièces. Aucune de ces montres n'était d'ailleurs entièrement semblable aux autres.

Le pendulier mettait la dernière main au mouvement grande sonnerie par lui combiné, pendant que sa femme et ses filles peignaient délicatement des roses rouges sur un cabinet d'azur, près des doubles fenêtres tapissées de mousse et de grains de sorbier. Tout en travaillant, chacun écoutait les craquements et le crépitement des branches de sapin embrasées dans le grand poêle, tandis qu'au dehors les flocons de neige voltigeaient et expiraient contre les vitres embuées.»

A en juger par le portrait présumé de lui que l'on possède, Daniel paraît avoir été un homme bienveillant, réfléchi et sociable. Ses contemporains aimait à lui rendre visite, aussi bien aux Bressels que plus tard dans sa demeure aux Monts du Locle. Parmi ses familiers se trouvait notamment un personnage pittoresque et bavard, le perruquier, notaire, chirurgien, horloger occasionnel et greffier de justice Jacques Sandoz du Locle, domicilié à La Chaux-de-Fonds. Quoique un peu brouillé avec la grammaire et la syntaxe, il avait coutume de rédiger un journal; il y relatait ses moindres faits et gestes, sans omettre les visites qu'il faisait assez fréquemment à celui qu'il appelait «l'horloger Bressel» ou «Daniel Bressel», dans le hameau du même nom. Ainsi: «Le 20 juillet 1693. Je fus jusqu'à Bressel reporter la montre à M. JeanRichard. Je fis troc de ma canne.» — En ce temps-là, l'habitude du troc était assez courante. — «6 janvier 1696. Je travaillai à capiller deux perruques et me promenai jusque chez l'horloger Bressel, qui avait mis un verre à ma montre.» — «15 avril. Je malai promener avec le maire de Rougemont aux Bressel voir ma montre.» — «15 décembre. Après diner je fus aux Bressels que je ne trouvais pas l'horloger.» — «17 décembre. J'allais aux Bressels du matin pour faire rechan- ger mon balancier.» — «9 janvier 1702. J'envoyais un orloge par le Goluset à Daniel Bressel pour le faire engrener.» — «14 septembre. J'écrivis peu hier et je perdis le reste de mon temps avec l'horloger Bressel, avec M. Perrelet, M. Topinard et autres.» — «12 février 1703. Daniel JeanRichard fut ici, je lui payai mon rhabillage d'horloge.»

Avant d'en venir aux nouvelles méthodes de travail de Daniel JeanRichard, deux mots sur son activité civique et sa vie familiale. En 1693, il est «incorporé» avec ses frères Abram et Jean-Jacques à la bourgeoisie de Valangin. Quatre ans plus tard, ses concitoyens sagnards élisent le jeune maître-horloger des Bressels, alors âgé de 25 ans environ, comme conseiller de bourgeoisie de Valangin, pour y représenter et défendre les intérêts des Sagnards et il exercera ces fonctions honorifiques jusqu'en 1703, au cours



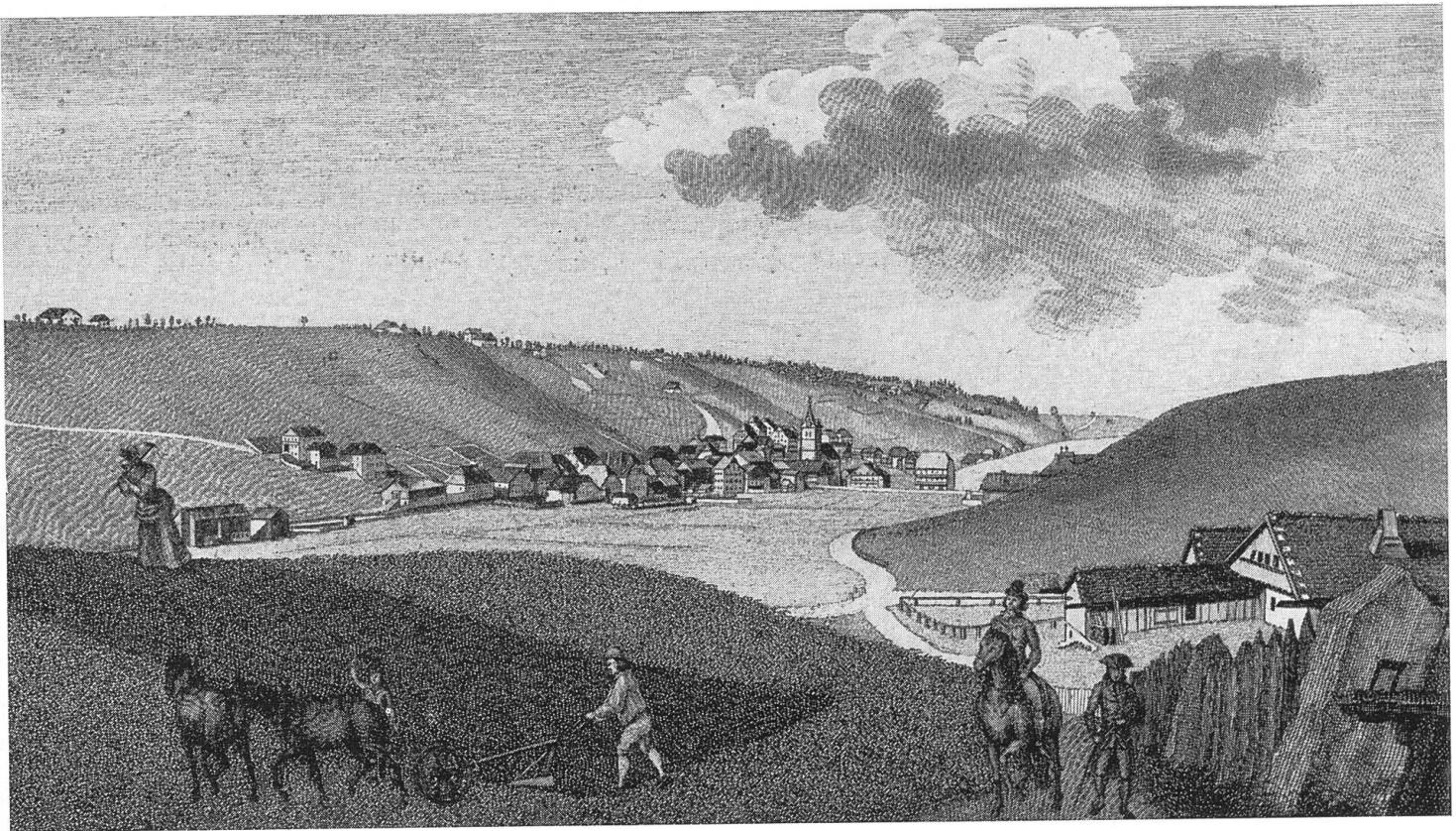
Vue du village et du vallon de La Sagne,
dont Daniel JeanRichard était originaire.

Millésime et initiales de Guillaume Jean-Richard. Ce motif décoratif datant de 1636 se trouve au-dessus de la porte d'entrée d'une ferme au hameau des Bressels.





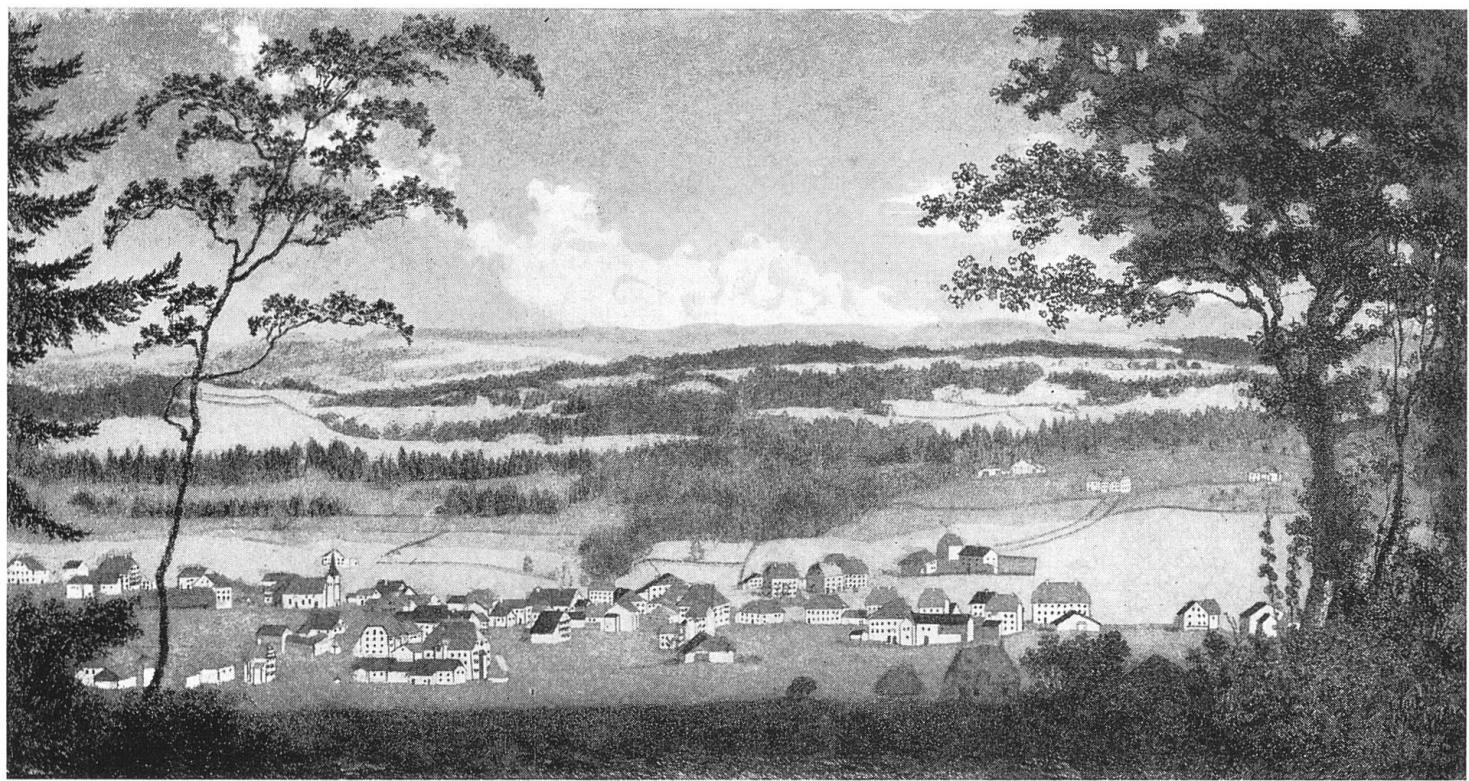
Portrait présumé de Daniel JeanRichard par un peintre inconnu. L'expression est bienveillante et calme. La mise du vieux maître-horloger est plus soignée que sa condition ne l'aurait laissé supposer. — Bibliothèque publique de la Ville de Neuchâtel.



Vue du Locle vers la fin du XVIII^e siècle par Girardet. — A l'arrière-plan, les Monts-du-Locle où Daniel JeanRichard est allé s'établir avec les siens en 1705.

Extrait du registre du recensement du Locle en 1712 — Daniel JeanRichard et les siens y sont qualifiés de «Pauvres — Daniel Richard. Orfèvre. 40 ans. Sa femme 33 et quatre enfants en bas âge. 6 personnes».

Tuorre.	Samuel Bandet habitant de la dazie. Election pour autrui	1.
Idem.	Fredrich Breffel habitant 40, sa femme 41. Un fils de la seconde Election pour autrui 18 ans, un autre 14, et trois petits Enfans	7.
Peut riche.	Abram Brandt 60 ans, deux filles 30 et 23 ans	3.
Commode.	Daniel Tiffot Vougeot Bouffu 40 ans, sa femme 43	2.
Tres Commode.	David Luguennin Viechaux 73 ans, et de la troisième Election pris dans la Compagnie des Callames; sa femme 50	2.
Pauvres.	Daniel Richard Orfèvre 40 ans; sa femme 33, et quatre petits Enfans en bas âge	6.
Pauvres.	Daniel fils de Joseph Droz abbé de l'âge 30 ans, sa Mere 38	2.
Commode.	David père Abram Sandoz âgé de 40 ans, Abram son frere qui est de la 2 ^e Election 34 ans; Claude leur frere tambour, et deux de nos de la Compagnie du Pst. Callame	3.
Idem.	Jean Jaques Motey juré de la Compagnie des Callames & de la troisième d'Election 42 ans; sa femme 32, et une petite fille	3.



La Chaux-de-Fonds vers la fin du XVIII^e siècle par Courvoisier-Voisin. L'aspect de cette localité était encore rustique, mais déjà uniforme, bien avant l'incendie du mois de mai 1794, qui en détruisit la plus grande partie.

d'une période assez mouvementée dans la Principauté de Neuchâtel et Valangin.

A l'âge de 35 ans, il épouse une amie d'enfance, Anne-Marie Robert, du Locle. Peu à peu, il voit grandir autour de lui, puis travailler l'un après l'autre à ses côtés comme apprentis horlogers ses cinq fils aux prénoms bibliques: David, Daniel, Abraham, Jean-Jacques et Isaac, ainsi que deux filles, Suzanne-Marie et Marie-Esabeau. En automne 1705, Daniel Jean-Richard quitte le hameau des Bressels pour aller s'établir avec les siens aux Monts du Locle. Par les fenêtres de son nouvel atelier ensoleillé, il pourra contempler en travaillant allègrement le panorama des «Noires Joux», le vallonnement des pâturages du Jura et les lieux aimés de son adolescence.

ATELIERS ET HORLOGERS DE LA PREMIERE HEURE

Les difficultés qu'il avait rencontrées pour réparer la montre du maquinon, comme pour se procurer certaines pièces et l'outillage nécessaires à la confection de sa première montre n'ont nullement abattu Daniel Jean-Richard. Elles ont trempé sa volonté, aiguisé ses facultés d'observation et son esprit d'organisation. Après s'être rendu compte qu'il ne pouvait tout faire par lui-même, il s'est préoccupé de poser les bases d'une collaboration systématique. Le chemin parcouru entre l'établissement de sa première montre et la création de son premier atelier d'horlogerie aux Bressels tout d'abord, puis aux Monts du Locle, permet de suivre les progrès de la méthode de travail adoptée par le jeune maître-horloger pour organiser et développer sa production.

Avant lui, on avait sans doute déjà réparé des montres aux Montagnes et il n'est pas exclu que certains paysans-artisans en aient même confectionnés. La plupart de ces horlogers occasionnels travaillaient isolément, d'une façon toute empirique; ils paraissent n'avoir guère dépassé le stade de quelques réussites individuelles, sans jamais sortir du cadre purement artisanal. JeanRichard, lui, va plus loin et voit plus grand. Certes, il ne semble pas non plus avoir construit la montre dans son entier. Il y a tout lieu en effet de présumer qu'il a fait venir de Genève, ou peut-être de La Neuveville, certaines pièces très délicates à fabriquer: la fusée, le spiral,

la chaînette, comme cela se fera encore bien longtemps. Il achète donc des pièces détachées pour les assembler et, après avoir acquis l'expérience nécessaire, il se met à fabriquer à son tour les pièces qu'il recevait auparavant du dehors. Mais au lieu d'effectuer ce travail tout seul, il engage des apprentis, forme des ouvriers horlogers qu'il groupe et dirige dans le cadre de son atelier, à moins qu'il ne leur confie du travail à exécuter chez eux, à domicile. Du sol aride du Jura, il fait jaillir ainsi une source de travail, d'échange d'expériences et de relations humaines. Son atelier devait servir de modèle à une quantité d'autres. JeanRichard trouve des imitateurs et de nombreux émules. Quelques-uns le dépassent et l'éclipsent. Peu lui importe. Il poursuit son œuvre inaltérablement et entretient avec ses collègues horlogers des rapports de confiance et d'amitié. L'élan est donné. Une industrie nouvelle est née dans ces hautes vallées.

En réalité, le maître-horloger des Bressels a peut-être moins inventé qu'innové et transformé ce qu'il avait eu sous les yeux depuis sa prime jeunesse dans l'industrie de la dentelle. Que de fois il avait observé le travail des dentellières, qui travaillaient ensemble sur leurs coussins dans une ou deux pièces des grandes fermes montagnardes. Cette industrie indigène, alors en plein essor, avait été introduite pour remédier à la crise économique consécutive à la période de prospérité que notre pays avait connue pendant et après la guerre de Trente Ans (1618—1648). Grâce à ce travail à domicile, les femmes et les jeunes filles des familles montagnardes avaient trouvé un précieux appui pour compléter les maigres ressources tirées de l'exploitation de la ferme. Les dentelles des Montagnes ont fait leur chemin dans le monde. Dans plus d'un pays éloigné, les produits de cette industrie locale ont précédé et indirectement facilité la venue et l'écoulement des montres neuchâteloises.

Daniel JeanRichard commence par s'inspirer des méthodes un peu rudimentaires de cette activité essentiellement féminine et les adapte progressivement aux exigences particulières de l'industrie de la montre naissante. En créant son atelier, il a dû procéder par étapes et tenir compte des habitudes de travail chères aux «Montagnons». Ceux-ci ont vu longtemps dans l'horlogerie, moins un métier qu'un passe-temps ou un gagne-pain accessoire, à côté de l'agriculture et de l'élevage. Preuve en soit la convention passée au début du XVIII^e siècle par le maître-horloger Gédéon Langin avec son ouvrier Abram Dubois: «Le dit Dubois aura la liberté d'aider son frère aux labourages, comme aux semaisons, fenaisons, mois-

sons et de semer la vieille herbe au Cernil, quitte à rattraper le temps perdu ». C'est la raison peut-être pour laquelle JeanRichard a fait venir ses premiers apprentis, non de La Sagne, mais de La Neuveville, où régnait une conception du travail plus conforme aux exigences de la profession horlogère.

Toujours est-il que dans son contrat passé en 1700 avec Abraham Bosset, de La Neuveville, le maître-horloger des Bressels s'engage «de bien et fidellement montrer et enseigner au dit Bosset son apprentif, tout ce qui dépend de l'art et science d'horlogerie et autres secrets que le sieur Richard peut savoir, sans lui rien cacher ny receler, et de tout son possible et de bonne foy». — La chose n'allait pas toujours de soi. Il est tel truc de métier qu'un maître-horloger n'aurait pas révélé pour un empire à ses apprentis. On raconte que l'un de ces derniers, avide de s'instruire, ne put surprendre les secrets de son maître qu'en épiant ses faits et gestes au moyen d'un petit miroir de poche! — Daniel JeanRichard était tenu en outre de blanchir et d'entretenir honnêtement son apprenti durant trois ans, moyennant quoi le père du jeune homme devait verser au maître-horloger cent écus de 25 batz et un louis d'or d'étrennes par an. A l'expiraison du stage convenu, JeanRichard remet une lettre d'apprentissage à Abraham Bosset et reprend un nouvel apprenti de La Neuveville, Pétremand Himly, pour une durée de quatre ans cette fois-ci.

A ce dernier succède un jeune Sagnard, Abraham JeanRichard. Le nouvel apprenti, qui ne paraît pas être parent de son patron, malgré la similitude du nom de famille, achève son temps en 1711. Dans sa lettre d'apprentissage, Daniel JeanRichard déclare que son apprenti «souhaite d'aller dans les pays étrangers... pour exercer l'art d'horlogerie et s'y rendre d'autant plus expert par la fréquentation de bons maîtres». Il reconnaît ensuite que son apprenti «s'est comporté en jeune homme pieux et de bonnes mœurs, ayant fréquenté assiduellement les saintes assemblées... et par son industrie et assiduité, il s'est rendu capable d'exercer l'horlogerie». — Il paraît probable que JeanRichard a formé d'autres apprentis; mais leurs noms ne nous sont point parvenus. Le banneret Osterwald rapporte toutefois que l'un d'eux fut Jacob Brandt dit Grieurin. Quant aux cinq fils de notre Daniel, ils ont également travaillé avec leur père dans l'atelier familial aux Monts du Locle. Tous ont fait carrière dans l'horlogerie, créant ainsi une de ces dynasties horlogères auxquelles Le Locle doit sa fortune et son renom.

Comme le professeur Alfred Chapuis, bien connu par ses publications sur l'horlogerie suisse et la pendulerie neuchâteloise, le relève: « Le mérite de Daniel JeanRichard fut d'avoir été le premier organisateur de ce qu'on a appelé „l'établissage“, qui comportait déjà une assez grande division du travail. L'horloger des Bressels a organisé une véritable industrie en miniature, en même temps que la vente à l'extérieur. Cela suppose, à cette époque, des dons pratiques et un sens commercial remarquable, car les difficultés étaient encore considérables. A la source du fleuve horloger, on retrouve le modeste orfèvre et maître-horloger, dont le savoir-faire et l'énergie sont parvenus à ouvrir des voies nouvelles, qui devaient apporter l'aisance et la prospérité aux populations des Montagnes. »

Que dire et penser des premières montres de Daniel JeanRichard? Elles sont devenues très rares aujourd'hui. « Volumineuses et lourdes d'aspect, elles n'avaient, avec leur boîtier de laiton gravé, guère de quoi séduire les collectionneurs. Ces grosses montres, véritables « oignons », au boîtier en métal ordinaire, ont été fabriquées pendant la période de transition comprise entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Elles présentaient toutefois une régularité de marche bien supérieure à celles qui les avaient précédées; mais elles étaient généralement dépourvues de tout cachet artistique. Néanmoins, si l'on examine une des dernières œuvres du vieux maître-horloger, on peut mesurer le chemin parcouru au cours de sa longue et laborieuse existence. Il s'agit-là en effet d'une montre commandée à Daniel JeanRichard par les paroissiens du Locle et donnée au pasteur de Bély. La boîte d'argent est de bonne facture. Le mouvement plaît par sa disposition; le coq est richement ciselé. Un cadran de laiton, repoussé et doré, porte des cartouches d'email sur lesquelles les heures sont peintes en bleu. »

Néanmoins, la force et l'originalité de JeanRichard sont ailleurs. Lais-
sant aux « cabinotiers » genevois le soin d'enchanter leur clientèle aristocratique et étrangère par leurs ravissantes montres-bijoux, l'inspirateur de l'horlogerie des Montagnes s'est tourné résolument vers la clientèle des artisans et des bourgeois, aux Montagnes et en Franche-Comté. En mettant la montre, longtemps considérée comme un objet de luxe, à la portée de classes plus modestes, il ouvrira à l'horlogerie les portes de l'avenir. Un siècle plus tard environ, cette formule réaliste sera reprise et développée à La Chaux-de-Fonds par Roskopf, l'audacieux inventeur de « la montre du prolétaire », qui fera la fortune de ses successeurs.

Dour connoître

Les Armoiries des familles Des Souverain
De Neufchâtel & de Vallangin & des Pais
Voisin. Quelque de connue Marquée &
deffinée au plus juste qui soit connue &
Marquée le plus exactement qu'il a
Est possible

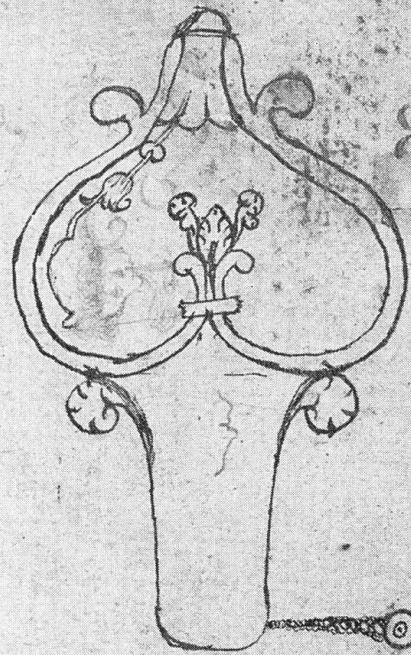
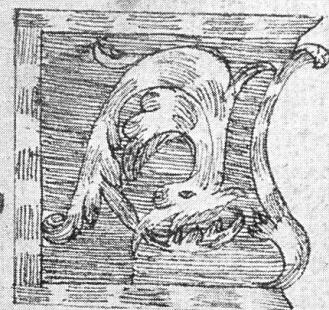
Lutca

1718

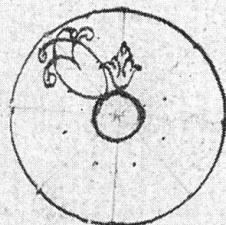
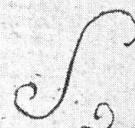
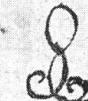
82.

Malgré ses humbles origines montagnards, Daniel JeanRichard nourrissait une passion bien neuchâteloise pour la science héraldique. Preuve en soit le cahier, encore inédit, dans lequel l'orfèvre-horloger a dessiné les armoiries des familles neuchâteloises de son temps, en les accompagnant, d'une courte notice. — A l'avant-dernière page de ce cahier, qui nous a été obligamment communiqué par M. et Mme Flückiger-Perrenoud au Locle, on relève l'inscription suivante quelque peu effacée par le temps: «A moy Daniel JeanRichard dit Bressel, de la Sagne, Bourgeois de Vallangin demeurant au Locle l'an 1725». Cette dernière date est à peine lisible par suite d'une malencontreuse tache d'encre.

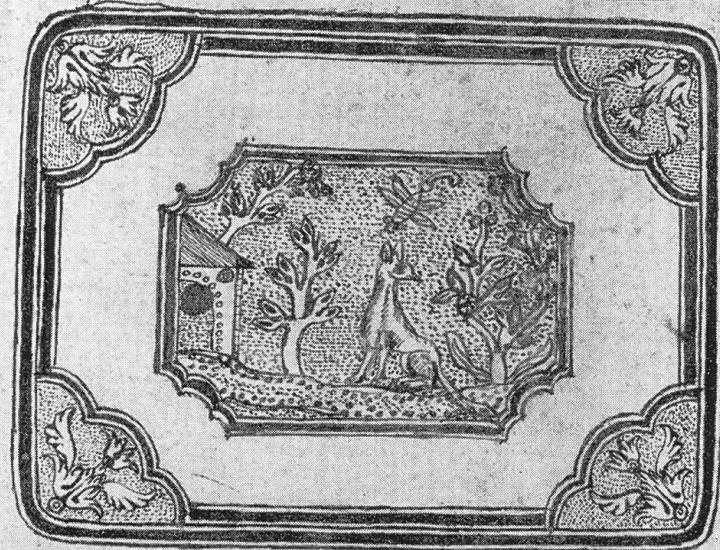
que que monnaie de tout portefeuille que vous pourrez faire



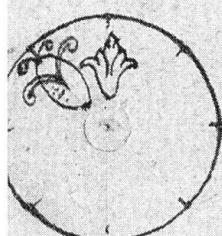
appartient au monnaie



desein d'une tabatiere 1717



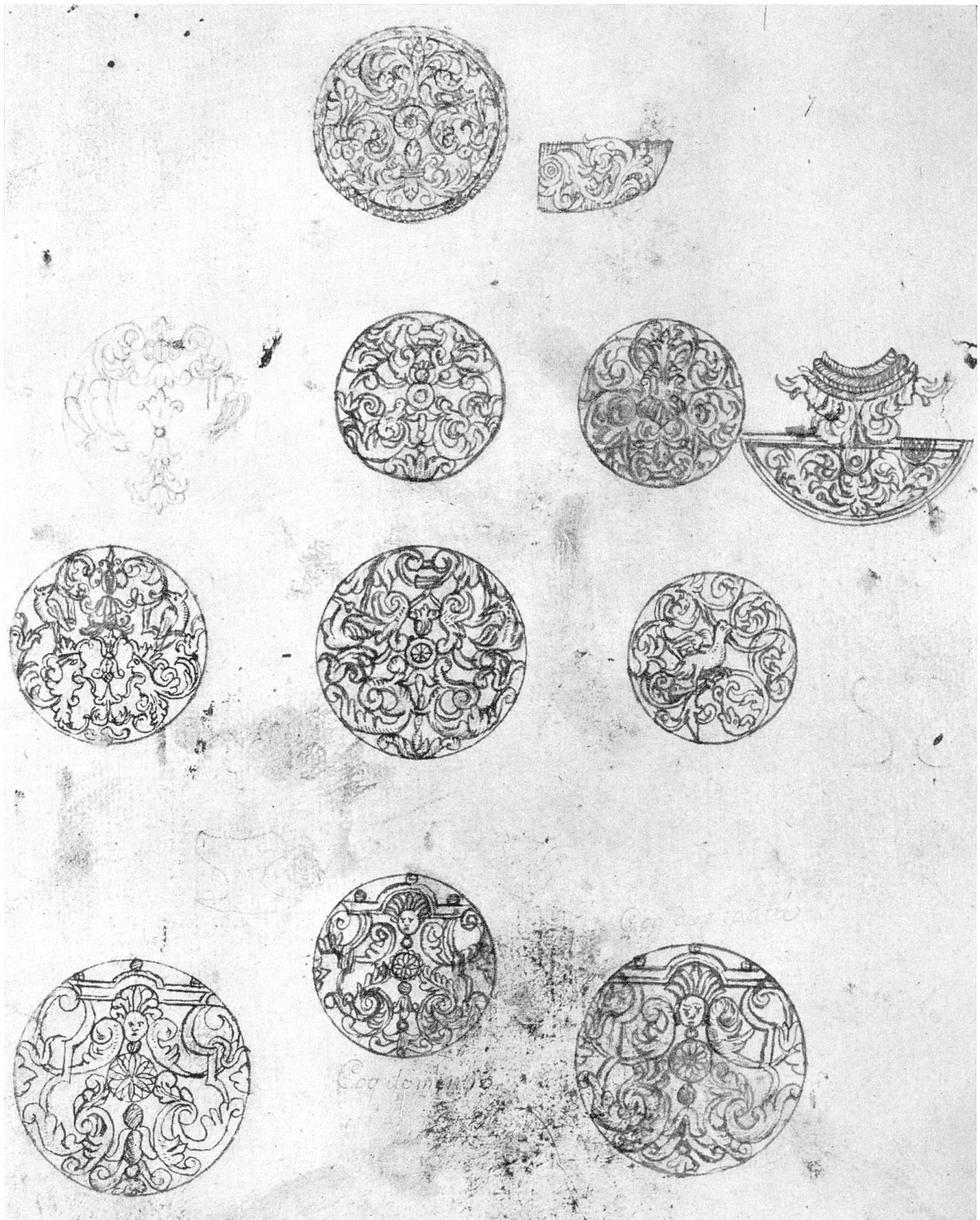
desein d'une tabatiere



mon

le

me mon grand



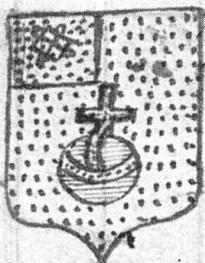
Dessin d'une tabatière portant la date de 1711, dû à la plume de Daniel Jean-Richard et tiré du cahier ci-dessus.

Modèles de «coqs de montres» composés par Daniel JeanRichard dans le même cahier. Le travail de ciselure des coqs de montres rappelle étonnament l'art et le métier des anciens armuriers du pays.

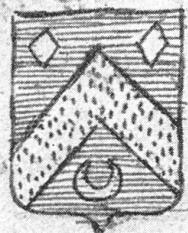
Lonsié



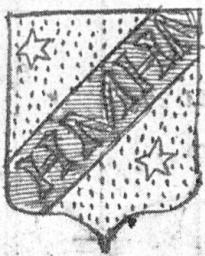
Beter



Petit Pierre



Petremeno



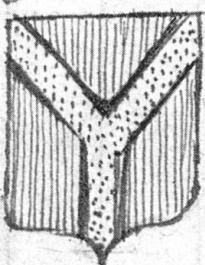
Perrat



Puyry



Puelet



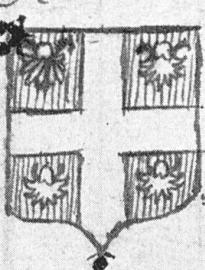
Quartier



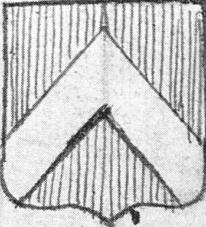
*Quartier
dit maire*



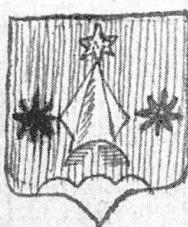
Remond



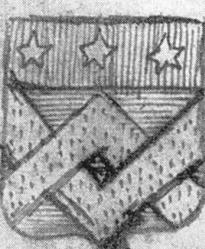
Rognon



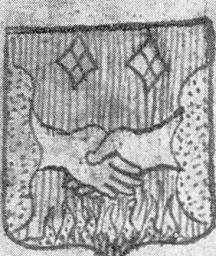
Robert



Roetg



Sandoz



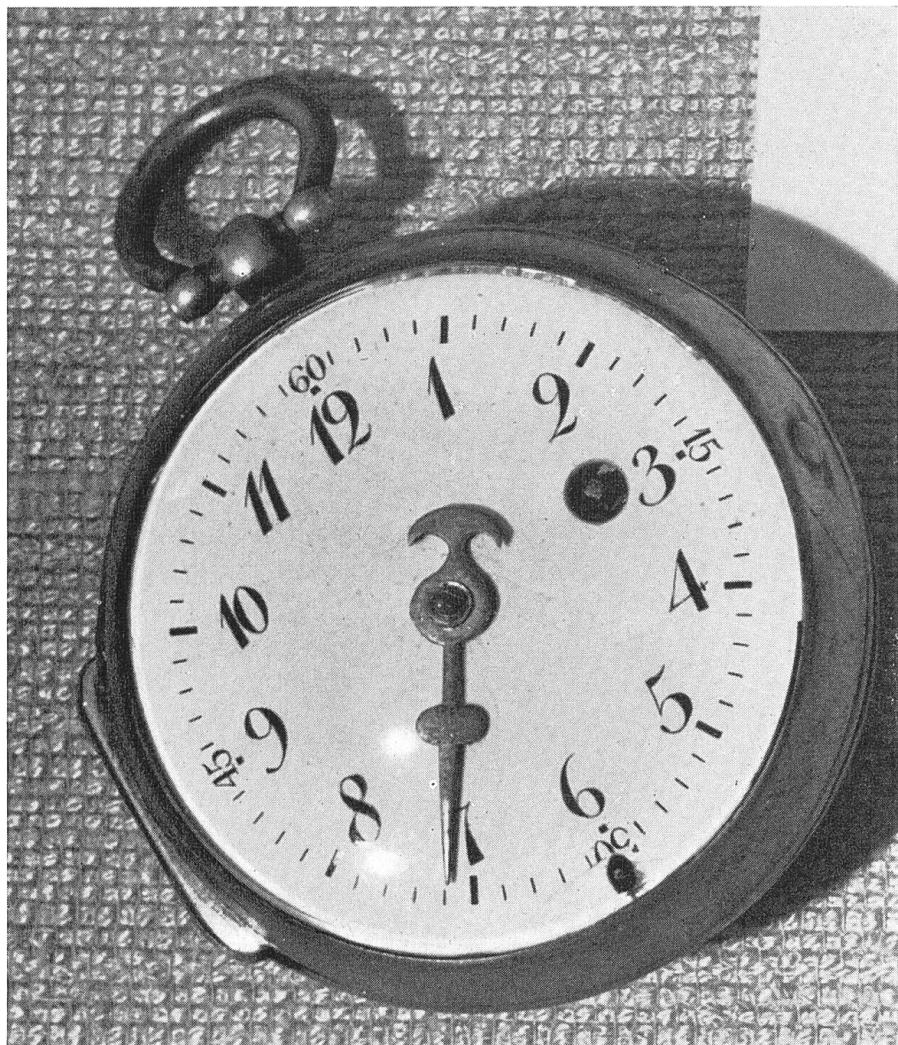
Sibelin



Affermage.

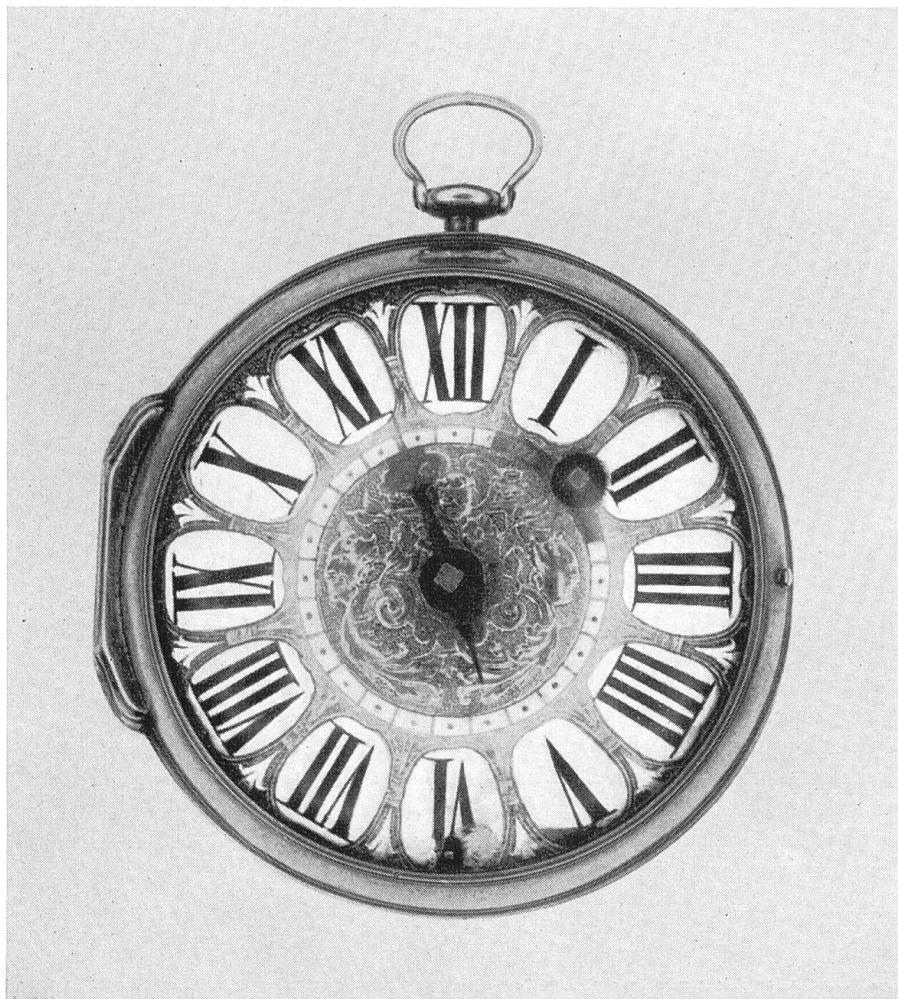
Le s^r Abraham Bosset bourgeois de la Neuveville
a mis ^{sujet} et affermé honn^e Abraham Bosset son fils —
au pris du s^r Daniel Jean Richard de la Sagne borg.
de Wallangin présent et acceptant l^e Profet p^r —
luy apprendre ~~obeyssance~~ ^{et service} l'art & science d'Horloger
~~pendant le temps de trois ans~~ et qui comence —
ceja des le premier jour de la présente année & sur
semblable jour finissant pendant lequel tems le s^r N.
Jean Richard a promis et ~~promet~~ ^{obligé} de bien & fidellement
montrer et enseigner audit Profet ~~jeune~~ apprenant tous
ce qui depend de l'art & science d'Horlogerie et autre —
secrets que l^e Richard peut seavoir sans luy rien
cacher nuy receler et de tout son possible et de bonne
foy, come aussi de le nourrir, Blanchir et entretenir —
honnemement pendant ledit tems et au bout du terme luy
Donner l^e lettre d'apprentissage. au recipveque l^e s^r. —
Bosset a promis faire rendre obéissance audit son
fils lequel étant présent et approuvé en outhe de rendre
audit s^r Richard toute obéissance convenable rendre —
bon

A l'inverse des villes, où l'exercice des métiers était strictement réglementé par les corporations, les Montagnes jouissaient encore d'un régime de liberté de commerce, d'établissement et d'industrie, qui a été très favorable à l'essor de la jeune horlogerie jurassienne. Toutefois, l'usage du temps d'apprentissage commençait à entrer dans les mœurs dans les hautes vallées. Preuve en soit le contrat d'apprentissage ci-dessus passé devant notaire, au mois d'avril 1700, entre Abraham Bosset, de La Neuveville, et Daniel JeanRichard au sujet du temps d'apprentissage d'Abraham Bosset junior pour une durée de trois ans.

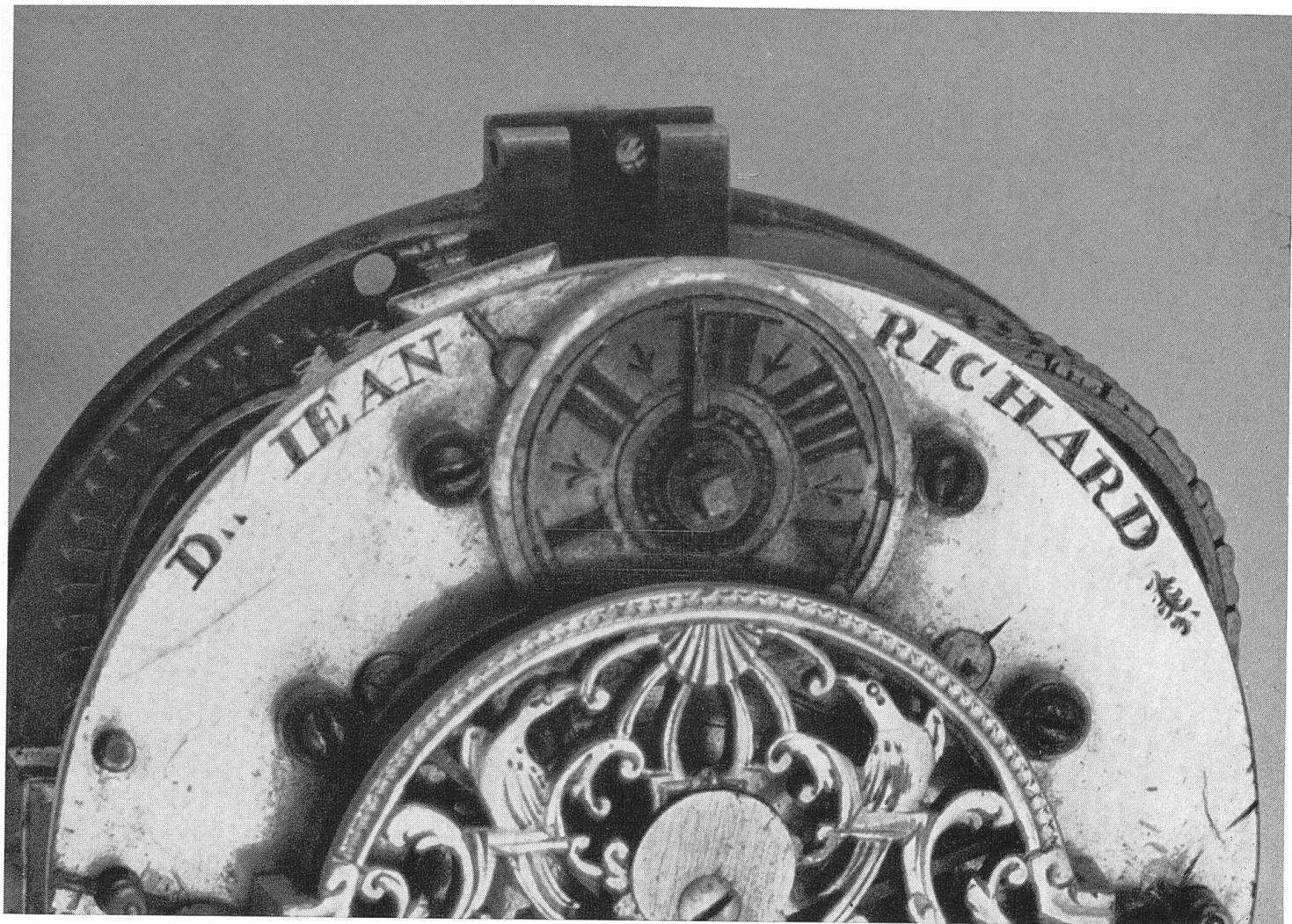


Détails d'une montre attribuée à ► Daniel JeanRichard, dont elle porte la signature. Il s'agit là de ces grosses montres, véritables «oignons», au boîtier en métal ordinaire, qui ont été fabriquées pendant la période de transition entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Plus ou moins dépourvues de caractère artistique, elles présentaient toutefois une régularité de marche bien supérieure à celles qui les avaient précédées.

◀ Les premières montres de Daniel JeanRichard, volumineuses et lourdes d'aspect, n'avaient guère de quoi séduire les collectionneurs. En haut: une montre de poche que l'on remontait avec une clé; le mouvement était à une seule aiguille. — En bas: une des dernières œuvres du vieux maître horloger. La boîte d'argent est de bonne facture. Le mouvement plait par sa disposition; le coq est richement ciselé. Un cadran de laiton, repoussé et doré, porte des cartouches d'émail sur lesquels les heures sont peintes en bleu. — Cette montre a été mise gracieusement à notre disposition par M. Henri L'Hardy à Colombier.



Différents types de montres exécutées par des émules et contemporains de D. JeanRichard. Le mouvement de la montre de droite en haut, qui se trouve au Musée d'Horlogerie de La Chaux-de-Fonds, est signé D. JeanRichard. — Montre à fusée et chaîne, échappement à roue de rencontre, cadran en émail, mouvement à une aiguille.



Les conditions cy devant, Communiquées à Honor.
Daniel Jean Richard Horloger sur le Mont du Locle,
& par luy acceptées, conste de la Declaration écrite
& signée de sa main au pied de la feuille volante &
circulaire dressée à ce sujet. Ledit Sr. Jean Richard
ayant été élu à la pluralité des suffrages de la
Chambre, pour être Maître Horloger dans la
Maison de Charité.

Messieurs du Comité pour ce préposés luy ont
donné pour apprentis. Les nommez
1. Abraham Renaud.
1. Jean-Louis Hainzelij.
1. Jean-Henry Jean Berthoud, et
1. George Démontmolin.

4. Lesquels ont commencé le premier jour de May 1741.
pour devoir finir à l'assemblée de l'année 1746. aux
clauses, réserves et conditions devant écrites.

Le premier de Septembre de la même année 1741.
Messieurs du Comité ont donné pour apprenti audit
Sr. Jean Richard le nommé Jean Jacques Svarre

Le premier Decembre 1741. Messieurs du Comité
ont donné pour apprenti audit Sr. Jean Richard, le
nommé Abraham-Henry Grand-Pierre.

Ainsi est. R. Richard Horloger.

Fac-similé de l'acte de nomination de Daniel JeanRichard, fils du fondateur de cette dynastie horlogère, en qualité de Maître-Horloger dans la Maison de Charité à Neuchâtel. Le document porte également le nom des premiers apprentis de cette Ecole d'Horlogerie éphémère.

Mais il y a plus. Conscient de l'importance que l'outillage présentait, le jeune orfèvre-horloger s'était rendu, comme on sait, à Genève pour y examiner une machine à fendre les roues dont il avait entendu parler; mais « on en faisait mystère ». Rentré bredouille aux Bressels, Daniel JeanRichard parvint à construire par lui-même « cette machine si utile à l'horlogerie ». Le banneret Osterwald relève à ce propos un trait caractéristique du jeune maître-horloger: « *Dans la suite, il en pourvut plusieurs de ses confrères*, jusqu'à ce que des ouvriers parurent qui s'occupèrent uniquement de cette espèce de travail. » C'est dire que JeanRichard a rompu délibérément avec les pratiques restrictives et les tendances au monopole qui sévissaient alors dans les corporations citadines. Par sa largeur de vues et son désintéressement, il a devancé son temps et fait preuve d'une conception réellement industrielle et moderne de l'horlogerie.

AU SEUIL DE L'EXPANSION COMMERCIALE

Depuis qu'il s'est installé aux Petits-Monts sur Le Locle, en automne 1705, Daniel JeanRichard trouve dans cette contrée une ambiance beaucoup plus favorable et stimulante qu'aux Bressels pour développer la production et la vente de ses montres. Jusqu'alors, les ouvriers qu'il avait instruits — à côté de ses apprentis — ou qui travaillaient chez eux pour lui, étaient des paysans-horlogers. Au Locle, en revanche, la main-d'œuvre était plus abondante et qualifiée. Il régnait dans cette petite cité, où l'industrie horlogère s'éveillait, une véritable fièvre de travail et de recherches. Partout, on y rencontrait de fiers originaux, d'habiles artisans, des ouvriers ingénieux ou fantasques, des commerçants qui flairaient la bonne affaire et des artistes spécialisés que la naissance de l'horlogerie attirait ou grisait. C'était l'âge d'or où les inventions et les découvertes se succédaient et faisaient sensation, en attendant l'heure encore incertaine et lointaine des grandes réussites commerciales.

Du haut de son nouvel atelier, situé en bordure de la route qui, par les Mâles-Pierres, conduisait dans la Vallée du Doubs et en Franche-Comté, JeanRichard observe avec curiosité ce milieu, nouveau pour lui, du Locle. Par son mariage, il y possède des attaches familiales et commence à y nouer de précieuses relations professionnelles. En 1713, il figure parmi

les fondateurs de la « Chambre de Charité » locale. — Suivant un bon connaisseur de cette époque, M. H. Bühler, « le métier auquel JeanRichard s'était voué corps et âme, était en train de se fractionner. Dans la petite industrie qu'il avait mise sur pied, il introduit ce que l'on appellera le régime des « parties brisées ». Certains spécialistes se consacrent déjà à telle ou telle branche. Une phalange d'horlogers gravite autour du nouveau « maître ». La répartition du travail, les commandes d'outillage et de fournitures difficiles à fabriquer, le regroupement final des ouvrages exigent une organisation, dont JeanRichard est le promoteur. Tandis que de petits patrons, travaillant seuls ou avec deux à trois ouvriers, exercent leur profession à domicile, l'atelier du « maître » ou de l'établisseur — on dira plus tard le patron — tient à la fois de la centrale technique et du bureau commercial en miniature. »

Le peintre Auguste Bachelin, publiciste à ses heures, rapporte dans une étude publiée en 1888 sur « L'horlogerie neuchâteloise » que « Daniel JeanRichard, ses fils et ses élèves fabriquaient annuellement de cent à cent-cinquante montres », ce qui correspondrait à une moyenne de deux ou trois montres par semaine. De son côté, M. Auguste Jaccard déclare, en 1888 également, que « les trois élèves directs de JeanRichard, les nommés Favre, Prince et Jonas Perret-Chez-l'Hôte, faisaient par an, avec les fils de Daniel, environ 200 montres simples, ayant une seule aiguille pour les heures », soit près de quatre montres par semaine. Si modeste que cette production nous paraisse aujourd'hui, elle posait les problèmes de la vente et du crédit. Par ailleurs, elle nécessitait des fonds que le maître-horloger avait, en partie empruntés à la Commune de La Sagne, en partie réalisés grâce à des ventes de terrains aux Bressels et environs.

Où et comment trouver de nouveaux clients et débouchés? En ce temps-là, les communications étaient lentes, les poursuites contre les mauvais payeurs incertaines et coûteuses. Quant à l'état des routes, il n'incitait guère au voyage. Mais les difficultés n'ont encore jamais arrêté de vrais commerçants. Elles constituent le pain quotidien de leur activité, ainsi que la source de leur profit. Alors que les premiers colporteurs, voyageurs et marchands-horlogers ont suivi les voies parcourues avant eux par les marchands ambulants de dentelles neuchâteloises, Daniel JeanRichard procède prudemment, par étapes. Il semble qu'au début, ses clients se soient présentés d'eux-mêmes, poussés par la curiosité et le désir de se procurer une de ces nouvelles montres au prix avantageux. A une époque où la publi-

cité était chose inconnue, la bonne facture d'un article constituait la meilleure et plus sûre réclame. Notre maître-horloger finit quand même par prendre la route à son tour. Le producteur se fait marchand pour aller vendre ses montres.

En attendant de descendre avec ses fils vers le Bas, à Valangin et à Neuchâtel, où la concurrence était vive, c'est sur place, au Locle, à La Chaux-de-Fonds et dans les hautes vallées qu'il recrute d'abord sa clientèle, parmi de petits négociants, des artisans, des ecclésiastiques, des magistrats et des médecins. Quelques noms de ses acheteurs nous sont parvenus. Ainsi au Locle, le cabaretier Jacob Jeannot, l'arpenteur Esaïe Robert, le boucher Daniel Robert, le chapeleur David-François Jeanneret, Moïse Dubois à La Brévine et d'autres de ses contemporains affublés de prénoms de prophètes hébreux. A La Chaux-de-Fonds, le milieu social de la clientèle est un peu plus choisi et éclectique. Par exemple, le Maire de cette localité, M. Frédéric de Rougemont, le greffier-notaire et perruquier Jacques Sandoz, les chirurgiens-médecins Perrelet et Topinard, ainsi que le pasteur de Bély.

A l'instar des anciens négociants en dentelles, Daniel JeanRichard ne manque pas non plus d'aller visiter les foires périodiques, de l'Erguel et de l'Evêché de Bâle en particulier, où ses montres trouvent facilement acquéreurs.

Une région, la Franche-Comté voisine, paraît l'avoir attiré de bonne heure, en raison peut-être des affinités qui existaient entre les Francs-Comtois et les habitants de hautes vallées jurassiennes. Malheureusement pour lui, la constellation politique fut longtemps peu propice aux déplacements, comme aux transactions commerciales dans cette contrée. Par suite des persécutions dirigées contre les Huguenots, ainsi que des menées «*contistes*», c'est-à-dire des partisans du prince français de Conti, contre les «*Nemouristes*» ou défenseurs de «*Marie, par la grâce de Dieu, Souveraine de Neuchâtel et Duchesse de Nemours*», les Autorités neuchâteloises avaient interdit, à plusieurs reprises, à leurs sujets de se rendre dans ces «*régions dangereuses*». Lors de l'attribution de la Principauté de Neuchâtel au Roi de Prusse, en 1707, les relations furent de nouveau assez tendues, surtout du côté français.

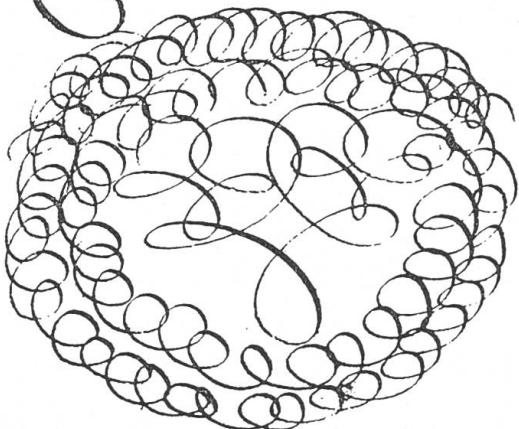
Un jour pourtant, Daniel JeanRichard et les siens purent pénétrer, par la petite porte il est vrai, en Franche-Comté. Dans une note établie et remise le 21 janvier 1827 par un informateur anonyme à M. David-Guil-

laume Huguenin, Maire de La Brévine, nous avons relevé ce qui suit — en réponse à la question: Daniel JeanRichard fit-il d'autres montres ou pendules plus savantes et plus parfaites que la première? —: « On ne parlait pas qu'il eût fait d'autres ouvrages en horlogerie que des montres de poche simples qu'il vendait 20 écus — soit 90 à 100 francs environ de notre monnaie actuelle — et dont le débit n'était même point facile dans les commencements; ce n'était guère que dans des couvents où à des prêtres de Franche-Comté qu'il pouvait les placer. » Cet informateur donne également quelques détails intéressants: « Plus tard, et avec ses fils, il ajoute le quatrième du mois, vu par un petit trou quarré fait au cadran sous le midi, au moyen d'une grande roue taillée intérieurement et placée concentriquement dans le faux cadran. Peu à peu la qualité de l'ouvrage se perfectionna, tant par la pratique que par divers et réitérés achats de fournitures faits à Genève. » — Au bas de cette note figure la remarque suivante: « Ce qui précède a été transmis à M. Ch. Hi Richard par Mons. Abrm Louis Perrelet, ancien d'église au Locle, chez lequel le Dit Sr Richard a fait son apprentissage d'horlogerie de 1798 à 1802. »

Vers la fin de la carrière du maître-horloger, Daniel JeanRichard et ses fils arrivent à forcer les portes assez fermées de Valangin et de Neuchâtel-Ville. D'après le « Livre de Raison » des JeanRichard, « ils vendirent, en effet, au début des années 1740, une montre à la parisienne à minutes à M. de Perrot, secrétaire d'Etat. Deux mois environ avant la mort de JeanRichard, son fils Daniel livre une montre à répétition au Maître bourgeois de Valangin, M. Huguenin. Sous la date du 30 août 1741, on relève dans ce même Livre de Raison — ou livre de comptes et de commandes « M. Osterwald le jeune, Ministre du Saint-Evangile, nous doit « 22 francs pour reste de paiement d'une montre que notre frère Daniel lui « a vendue à Neuchâtel ». — Autre détail piquant: « Le sieur Daniel Huguenin, cordonnier nous doit 5 livres tournois et une paire de souliers en échange d'une montre à réveil que nous lui avons vendue le 3 novembre 1742. »

A ce moment, la production et la vente de l'atelier des JeanRichard étaient organisées et fonctionnaient régulièrement, comme les robustes montres de poche des Montagnes neuchâteloises. Les fils de Daniel JeanRichard, qu'il avait initiés et formés à son école, possédaient à fond leur métier d'horloger. Ils avaient accompagné leur père dans ses tournées d'acquisition, au près et au loin. Les voilà donc introduits, en contact avec

Present Livre de
Raison Appartint
a Moy Daniel Jean Ri-
chard Dit Bressel dela
Saône Bourgeois de Val-
lençin: fait sur le Mont du
Locle le 27 Janvier 1741



«Livre de Raison» des JeanRichard, daté du Locle, le 27 janvier 1741. C'est là, non point un recueil de maximes, mais un livre de comptes et de commandes du plus haut intérêt. Commencé par Daniel JeanRichard, peu avant sa mort, il a été continué par ses fils jusqu'en 1749. Ce précieux manuscrit a été mis obligamment à notre disposition par M. et Mme de Choudens-Richard au Locle.

Du mols de Decembre 1740.

David fils de feu Moyse Athenier offrît des 15
Béficiades me doit vingt et un écus petits
pour une Montre à l'angloise que je lui ay
rendue et livré.

Jacob Candoz demeurant à la Sagne mesd'ms
pour le rabillage de sa montre à lui —
rendue par les fils de Jean Moyse humber

Le Sieur Moise Du Bois Marchand
drapier me doit quatre piécettes pour
le rabillage de sa montre à lui —
rendue.

Abram. fils de Daniel Jeanneret Gros.
Jean me doit six piécettes pour le
rabillage d'une montre à l'ecuille
à lui rendue).

Jonas Jeanneret Vitrer me doit trois
piécettes pour le rabillage de sa montre
(à lui rendue par son fils).

Monsieur David Huguenin Emailleur nous doit
vingt Battys. & Garrets de 1746 & sa part
P. gelé de 1745.

Led. 2^e S^r. Huguenin doit de plus une chaîne de
Montre

1748 26^e Janvier Envoyé à M^r David -

Huguenin par Daniel Favre

Quatre Ecl^s à couronne G. 4254 - £ 16ⁱⁱ - 16^{ff} - 1³ de

2^e février livré à M^r David Huguenin

une Montre à l'aparisienne à Minuit que luy

avoy faite pour le prix de Dix Lcus Neuf.

Monsieur Huguenin a fourni la Boette &

lesadrans, qu'il faut ddire sur ledit -

Dix Lcus Neuf, la Boette & sadras monte

à 78 Bath, Perte à 34 francs - - - - 34ⁱⁱ - " - "

1748 27^e Juillet J'ay fait compte avec le

J. David Huguenin Emailleur, nous

avons compté pour les articles de part et

d'autre, tel homme quitte de l'un à l'autre

jusqu'à ce jour,

Fac-similé du «Livre de Raison», qui contient diverses indications sur le recrutement de la clientèle des JeanRichard.

Logis à Dijon (het Hermansfel pré' Nôtre Dame)
Horloge de Dijon

M^r Maffon, vivant au coin du Miroir, Michel, à la
Place Royale, Gilbert Rue des orfèvres, nichée Place Royale
M^r Allard Horloger à Dord

gend de Dore le de Nôtre-Dame

M^r Rigolier le fadet à la Grande Rue, homme Rica -
M^r Languard bijoutier -

M^r Chappuy horloger de la Cour, à lui vendue une Montre
à Charles le Roi et le R^e P^r le R^e S^r Beneditus, en
Dijon En tirant des portes du Maconnet -

Richard Bourgeoix de Dijon pré' Nôtre Dame

M^r Raymond Marot, que je trouve Soar. à Dijon

Autre page du «livre de Raison», auquel on doit de curieuses précisions sur la clientèle des JeanRichard dans le pays de Neuchâtel, comme au-delà des frontières, notamment en Franche-Comté et en Bourgogne.

la clientèle, bien en selle. La jeune dynastie horlogère des JeanRichard était admise et reconnue.

Quelques jours avant la mort de leur père, ses cinq fils sortent du régime d'indivision, à l'amiable, et décident de continuer à travailler ensemble. Riches, ils ne l'étaient guère. Avec le temps, leur situation matérielle s'améliorera sensiblement. Mais pour l'instant, la succession du maître-horloger et orfèvre ne s'élèvera qu'à 3017 livres. Trois mille livres environ, soit dix à douze mille francs de notre monnaie actuelle. C'est là évidemment un maigre legs, après une existence de cinquante années de labeur et de création. La plupart des précurseurs sèment ce que d'autres récolteront après eux. Les hommes passent; leurs œuvres restent. C'est dans l'ordre des choses. Mais les fils de Daniel JeanRichard possèdent déjà mieux qu'une fortune: un nom, un exemple, un avenir.

Malgré les difficultés qu'il avait affrontées et qui surviendraient encore, le vieux maître-horloger des Monts du Locle pouvait se retirer en paix, avec la certitude que son œuvre reposait en bonnes mains. Certains de ses collègues et concurrents avaient fait des carrières plus brillantes et lucratives que la sienne, c'est vrai. Cette pensée-là ne le troublait point. Les sentiments d'envie ou d'amertume lui étaient étrangers. Auguste Jaccard, que nous avons déjà cité, déclare à ce propos: «Le portrait de Daniel JeanRichard qui nous a été conservé comme étant le sien et qui a été reproduit en médaille (1888) respire la sérénité et le contentement d'esprit, ainsi qu'une certaine recherche dans la toilette, et montre qu'il était parvenu à une certaine aisance, au-dessus des conditions de son temps.»

La mort pouvait venir. Il ne la craignait point. Son âme sereine et ferme l'accueillerait avec calme, comme il avait accueilli ses fils, ses collègues et ses clients, attirés par sa bienveillance et conquis par son ascendant. Il avait près de 69 ans. Quoi qu'il puisse advenir, il était et resterait Daniel JeanRichard dit Bressel, l'inspirateur de l'horlogerie des Montagnes. La tâche à laquelle il était destiné était accomplie. D'autres allaient la poursuivre et la développer d'une façon inouïe. Même à travers le silence et l'oubli qui vont envelopper le précurseur, l'essor et la prospérité de ces régions montagnardes constitueront le plus bel et vivant hommage qui soit à sa mémoire.

MORT ET OUBLI DU PRECURSEUR

Au printemps 1741, le 21 d'avril, le glas funèbre tintait au Moûtier du Locle. L'orfèvre et maître-horloger Daniel JeanRichard dit Bressel se mourait à l'âge de 69 ans, au milieu des siens, en face de la frise des « Noires Joux » et des pâturages du Jura. Il entrait dans l'éternité, dans la paix de son âme. Quelques jours plus tard, le greffier inscrivait impassiblement, de sa belle écriture neuchâteloise, dans le « Registre des morts » les paroles consacrées : « Le... avril 1741, enterré un homme ». Pas un nom. Nulle indication quelconque. Tel était l'usage égalitaire et solennel en face de la mort. Respectons-le.

Depuis ce jour-là, on perd toute trace matérielle de Daniel JeanRichard. Pas la moindre nécrologie au lendemain de son décès. Sa tombe même a disparu, par suite d'un remaniement du cimetière du Locle. La ferme-atelier qu'il paraît avoir habitée aux Petits-Monts a été transformée à la fin du siècle dernier. Encore n'est-on pas tout à fait certain que ce fût là réellement sa demeure. « Il existe bien, déclare le professeur S. Guye, une montre et deux mouvements signés du nom de « D. JeanRichard du Locle », qui présentent, si ce n'est une garantie absolue, tout au moins de sérieux indices d'authenticité. Deux de ces pièces, dont la montre, appartiennent au Musée d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds et la troisième au Musée d'Horlogerie au Locle. Toutes les trois sont des montres du type dit « à roue de rencontre » sans complications et elles présentent le même aspect primitif, à moins qu'il ne s'agisse peut-être là de l'œuvre d'un homonyme. » On ne possède qu'un portrait présumé de Daniel JeanRichard exécuté par un peintre inconnu assez médiocre. Quant à la lithographie du graveur Elie Bovet, de Genève, elle a été exécutée au cours du XIX^e siècle, ainsi d'ailleurs que la statue du Locle par le sculpteur Iguel.

Jamais homme ne paraît avoir mieux réussi à effacer tout vestige de son passage. Mais sa personnalité et son œuvre conservaient leur mystère intact, avec leur étrange pouvoir de renaissance et de rayonnement.

RENAISSANCE ET RAYONNEMENT

Les années se sont envolées. Dans les hautes vallées jurassiennes, les ateliers d'horlogerie se sont multipliés et spécialisés; ils font leur apparition dans le Vallon de Saint-Imier, les Franches-Montagnes et la Vallée de Joux, avant de prendre pied et de s'étendre plus à l'est du pays entre Bienne, Soleure, Schaffhouse et autres lieux circonvoisins. Les commandes s'accumulent. Les négociants-horlogers entreprennent des voyages toujours plus nombreux et plus lointains pour écouter leur précieuse marchandise. Comment donc les «Montagnons» nouveau style, à peine sortis de leur pauvreté ancestrale et talonnés par leurs besognes horlogères immédiates, se seraient-ils attardés au souvenir d'un Daniel JeanRichard? A leurs yeux, le lendemain comptait davantage que la veille et il fallait un peu plus de recul pour apprécier à sa juste valeur un passé trop récent.

Les Neuchâtelois du Bas passent, à tort ou à raison, pour n'avoir pas beaucoup de sympathie et de compréhension pour ceux du Haut. Or, c'est précisément un Neuchâtelois du Bas à l'esprit ouvert et pénétrant, le banneret Osterwald — dont nous avons déjà parlé à propos des débuts de Daniel JeanRichard — qui va révéler le précurseur oublié. Sa «Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin» a paru sous sa forme définitive en 1766, soit vingt-cinq ans environ après la mort de JeanRichard. La nouveauté du sujet, le charme du récit, la sûreté des informations du banneret — exception faite de quelques points de détail — ont enchanté et conquis le public. Avec son tempérament d'enquêteur et son talent de journaliste, l'auteur a confirmé par avance le mot de Michelet: «L'histoire est une résurrection».

A côté de l'évocation d'un milieu social et d'une galerie d'inventeurs et d'originaux fameux, qu'apportait Osterwald, aux Neuchâtelois du Haut en particulier? Un mythe? Nullement. Un homme, un des leurs, si pareil à eux qu'ils se reconnaissent immédiatement en lui et l'adoptèrent d'emblée. Par ses humbles origines montagnardes et ses talents précoces, Daniel JeanRichard parlait à leur cœur et à leur imagination. En présence de cette révélation posthume, un sentiment de remords social, un désir tardif et chaleureux s'emparent de quelques hommes éclairés et gagnent peu à peu la conscience populaire.

Sans vouloir manquer de respect à nos amis neuchâtelois, il est permis de se demander si l'on n'assiste pas dès lors à un processus de «jeanrichar-

disation», qui aboutit à une sorte de «culte de la personnalité»! Pour s'en convaincre, il n'est que de lire la série, parfois fastidieuse, des notices et monographies consacrées à JeanRichard d'après Osterwald, qui reste la meilleure, sinon la seule source d'information. Chacun des auteurs y ajoute quelques détails ou certains traits tirés de son imagination. Aussi comprend-on que cette tendance à idéaliser le maître-horloger ait provoqué une réaction en sens inverse. Voilà pourquoi il est si difficile aujourd'hui de parler objectivement de Daniel JeanRichard en gardant le sens des proportions. Ce dernier n'a en effet pas créé seul, ni de toutes pièces l'industrie horlogère dans les Montagnes neuchâteloises; mais il en a été certainement un des propagateurs les plus actifs et avisés, avec les Brandt-dit-Grieurin et les Ducommun-dit-Boudry, dont la notoriété a éclipsé la sienne au XVIII^e siècle. Il n'en demeure pas moins que le développement prodigieux pris par Le Locle et La Chaux-de-Fonds et l'essaim des fabriques qui déversent sur le monde des centaines de milliers d'instruments propres à mesurer le temps procèdent de son petit atelier des Bressels, puis du Locle, comme le chêne est issu de la coque d'un gland.

A partir des années trente et quarante du siècle dernier, on voit naître la légende, populaire et tenace, du jeune Sagnard «forgeron et serrurier», alors que Daniel était en réalité orfèvre et horloger. Le tableau du peintre Auguste Bachelin (1868) représentant la scène du maquignon dans la forge ravive la croyance au «jeune et génial forgeron», qui triomphe avec la statue romantique du Locle exécutée par Iguel. Détail piquant: l'artiste loclois ne sachant trop quels traits donner à son héros s'en est tiré adroitement en faisant poser sa propre fille, ce qui n'a nullement nui au charme de la statue. Comme le relève philosophiquement M. Léon Montandon: «Quoi que l'on dise ou que l'on publie, Daniel JeanRichard restera pour le public, grâce au tableau de Bachelin et à la statue d'Iguel, un forgeron et un serrurier. Qu'importe après tout! L'essentiel n'est pas qu'il ait appris tel métier plutôt que tel autre, mais bien qu'il ait donné l'impulsion à l'industrie à laquelle nos Montagnes doivent leur prospérité. C'est à ce titre qu'il a droit à la reconnaissance des Neuchâtelois.»

La cérémonie d'inauguration de la statue de Daniel JeanRichard en 1888, célébrée avec enthousiasme, a été suivie en 1941, par les fêtes brillantes du 2^e Centenaire de sa mort au Locle. Ces manifestations ont fait lever une nouvelle et précieuse moisson d'études et de publications, dont nous nous sommes largement inspirés.

HORLOGERS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Depuis près de deux siècles, des écrivains, des voyageurs et des artistes, suisses et étrangers, se sont penchés avec un sentiment de curiosité intense, accompagné d'une tendresse narquoise et d'une profonde estime sur le monde des horlogers jurassiens. Par ailleurs, Daniel JeanRichard est si intimément lié à ces tribus montagnardes et horlogères que l'on ne saurait parler de lui sans y associer, même brièvement, cette classe sociale. Certes, la race opiniâtre et ombrageuse des horlogers n'a pas que des qualités. Mais telle qu'elle est, elle retient l'attention et appelle le respect.

Laissons plutôt la parole à deux observateurs clairvoyants et avertis de notre temps, comme du passé. Si différents qu'ils soient l'un de l'autre, l'écrivain vaudois C. F. Ramuz et le publiciste neuchâtelois Louis Loze se sont trouvés rapprochés par un même désir, non seulement d'évoquer l'ambiance dans laquelle ont grandi et vivent encore les horlogers jurassiens, mais aussi de dégager leur psychologie particulière et la philosophie de leur métier.

« La solitude, dit Loze, est à l'origine de toute grandeur. Elle est le terrain où chaque graine germe. Elle est école de patience et de concentration. Elle explique l'ascension horlogère. Avant de s'affirmer forgerons ou orfèvres, nos ancêtres ont appris à observer les plantes parce qu'ils ont la mémoire de l'expérience. Ils sont ardents à entreprendre parce qu'ils sont prêts à recommencer. La patience paysanne soutiendra la recherche artisanale. »

« Longtemps, ajoute Ramuz, le Jurassien a fait toute la montre, et avec des moyens très simples, comportant, non des machines, mais des outils; il était lui-même la machine-outil, étant assis derrière ses petites fenêtres, devant un paysage immobile et clair, car le métier exige qu'on y voie clair, et la neige lui fournit cette clarté en surabondance, à cause des ciels très purs, des ciels de grands froids de là-haut. C'est un homme dont l'esprit divague, on veut dire dont l'esprit n'est pas tout le temps absorbé par son travail, qui le plus souvent ne comporte que des réflexes; c'est un homme qui, excité par le travail manuel et par les problèmes qu'il pose, rebondit de là volontiers à d'autres problèmes plus généraux. — Cette dualité d'existence explique parfaitement la formation du Jurassien industriel. C'est un homme qui est, ou du moins qui a été longtemps, son propre maître,

travaillant pour son propre compte, c'est-à-dire cessant de travailler et recommençant à sa fantaisie.»

«Maintes fois d'ailleurs, nous prévient Louis Loze, des artisans trop ingénieux ont payé la rançon de la solitude. Une recherche qui ne connaît point de relâche, l'idée fixe de la perfection entraînant les plus faibles sur les routes de l'utopie... Grâce à eux, les grelots de la folie accompagnent le chœur grave du travail. Pittoresques ou pitoyables, ces extravagants nous séduisent, ces autodidactes nous touchent. Car leur étrangeté se greffe sur l'enthousiasme qui entraîne maîtres et compagnons vers la terre promise du progrès.»

«Le jour vient où, derrière les vitres à cible, JeanRichard et ses descendants ne découvrent plus seulement le Jura tragique et familier, la rigoureuse succession des sapins ou des murs de pierre grise, mais un paysage abstrait où s'ordonnent la courbe d'un spiral, le profil d'une roue, les lignes des méridiens. Ils apprennent à peser chaque seconde de ce temps dont ils sont, quant à eux, si prodigues. Ils éprouvent jusqu'au vertige les possibilités d'un art, l'orgueil de la bienfacture. Ils ne se rassemblent que pour essaimer bientôt; ils ne se font disciples appliqués que pour devenir chefs de files.»

«Hier, défricheurs des Noires Joux, ils fouillent aujourd'hui le champ de la technique; ils colonisent des régions idéales. — Ces montagnards, qui ont encore vache à l'étable et jardin à l'endroit, sont devenus les frères lointains des astronomes et des physiciens. Lorsque dans leur char à l'allemande, ceux de Fontainemelon passent le Mont-Sagne pour livrer les ébauches aux comptoirs chaux-de-fonniers, le chemin forestier qu'ils suivent devient une voie royale: elle conduit de l'artisanat à l'industrie.»

Au cours de cette confrontation ou de ce dialogue engagé entre C. F. Ramuz et Louis Loze, on voit se dégager peu à peu l'atmosphère si particulière des ateliers d'autrefois et d'aujourd'hui. «Naguère, dans l'embrasure de chaque fenêtre, un établi était installé et le visiteur, lorsqu'il pénétrait dans la chambre, n'apercevait tout d'abord ses hôtes que de dos. Pour vous saluer, l'horloger devait faire pivoter son tabouret à vis. Il ne tardait pas à reprendre sa première position, le visage tourné vers le jour. Car la coutume permettait qu'on menât de front la conversation et le travail. Les voix humaines se mêlaient à celles des tours, à celle du feu dans le poêle de catelles, au bruit cristallin des pinces et des brucelles. Dans sa cage, un serin poursuivait ses trilles. Parfois, un ouvrier entonnait une chanson

reprise par tous. Des commissionnaires à pélerine noire entraient et sortaient, leurs cartons bleu sous le bras. » (Loze)

« Même si l'ancien artisan jurassien, dont le travail est devenu toujours plus spécialisé, est aujourd'hui ouvrier, en passant de l'ancien atelier familial à la fabrique, reprend Ramuz, il reste pourtant près de la nature et il y reste encore attaché en certains endroits par des restes de travail agricole et les fabriques d'horlogerie ne ressemblent en rien à l'usine, telle qu'on l'imagine ordinairement. Ce sont au contraire de grandes maisons bien bâties, avec de vastes vitrages, régulièrement distribuées dans la façade principale. Quelque chose comme un « groupe scolaire » perfectionné, où fonctionne une force silencieuse et propre, généralement électrique et peu de machines bruyantes, mais beaucoup de petits organismes tournant sans bruit sur un coin de l'établi où l'ouvrier se trouve seul devant de belles forêts de sapins, ou une prairie avec de l'eau pure. »

L'accueil et la conversation des horlogers ont encore aujourd'hui une saveur toute spéciale. « Illustre ou obscur, déclare Louis Loze, le visiteur goûtait cette intimité laborieuse et cet accueil ne ressemblant à aucun autre. Les horlogers révélaient une familiarité narquoise mais tempérée de courtoisie. Ils sont brusques et réticents, curieux des idées et des événements, friands d'un fait divers, attentifs et passionnés dès qu'il s'agit de mécanique, de voyage ou de politique. ... Leur conversation était à leur image: l'argot d'atelier s'y mêlait aux souvenirs du patois et d'anciennes et nobles tournures y brillaient comme les rubis au cœur d'une montre. »

Trois éléments ont joué et jouent encore un grand rôle dans la vie des horlogers: la nature, la lecture et l'hospitalité. « Pour eux, la nature elle-même est une montre bien réglée. Ces coureurs de forêts et de côtes se découvrent naturalistes passionnés. » — Pour rien au monde, ils ne trahiraient le secret des « bons coins » de champignons, où ils se rendent en famille pendant leur week-end, à moins qu'ils ne prennent aujourd'hui le scooter ou l'auto pour aller manger des bondelles à Auvernier ou n'aillettent écouter un concert, dont ils sont fervents. — Ils posent le cabron ou la lime pour feuilleter un herbier, dessinent des plantes, empailtent des oiseaux — et ils lisent passionnément.

« Accueillant aux personnes, accueillant aux idées, volontiers badaud, l'horloger se laisse prendre au beau piège de la société, relève finement Louis Loze. Travaillant et méditant, soumis à la stricte discipline des heures et du silence, il connaît périodiquement une brusque fringale de cama-

raderie, de conversation. S'il accepte de livrer ses cadrans ou ses «blancs» à la ville voisine, il veut connaître, au terme de sa course, la joie des réunions, les échanges de confidences, les nouvelles du monde.» — D'où la flambée et le succès du mouvement anarchiste dans les Montagnes neuchâteloises et le Jura bernois, entre 1860 et 1878, sous l'influence de Bakounine et Kropotkine, du docteur Coullery et de Schwitzguébel. Mais depuis lors, ce mouvement anarchiste, qui trouvait de la résonnance dans l'âme profondément individualiste des «Montagnons», a été évincé et remplacé par une forme de socialisme et de syndicalisme plus orthodoxe et assagie.

En guise de conclusion, C. F. Ramuz ajoute: «La vraie richesse du Jura industriel est dans l'hérité de sa main d'œuvre. Elle n'est pas dans sa production que les progrès de toute sorte peuvent à chaque instant démontrer: elle est dans une certaine qualité qui préside à cette production. Elle est *esprit* pour tout dire. Elle est essentiellement faite d'ingéniosité et de vigilance. Tant que ces valeurs subsisteront, rien n'empêche d'espérer que le Jura industriel réussira à s'adapter aux conditions toujours changeantes et toujours plus rapidement changeantes, qui sont celles du monde contemporain.»

FACE AUX DIFFICULTES

Contemplée de loin, l'horlogerie présente l'aspect séduisant d'un Pactole, qui roule dans ses flots des pépites et des paillettes d'or. Assurément, elle constitue pour ceux qui s'y livrent une source de bénéfice très appréciable. Mais de tout temps, cette industrie a dû affronter et surmonter des obstacles, qui se renouvellent et varient sans cesse. Les plus grandes difficultés ne proviennent d'ailleurs pas de la technique même du métier, mais bien des hommes, ainsi que d'éléments extérieurs à la branche.

Autrefois, il suffisait d'avoir la main légère et l'esprit entreprenant pour ouvrir un atelier ou une boutique d'horlogerie. Les choses se sont terriblement compliquées entretemps. Encore fallait-il écouter sa marchandise. Les premiers marchands-horlogers, ainsi que les ouvriers ambulants chargés de réparer les montres ou de vendre leur outillage ont suivi d'abord la route des anciens colporteurs et vendeurs de dentelles neuchâteloises. Certains d'entre eux étaient très populaires, comme le fameux Pierre-Louis

Nous Jean Henry
Vuagneux, MAIRE DU LOCLE,
POUR SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE,
dans la Souveraineté de Neuchâtel & Valangin en
Suisse, &c.

Certifions que le sieur Isaac Richard Della Sagne Bourgeois de Valangin
seul habitant dans diverses provinces de la France pour y vaquer à ses
affaires particuliers il nous a requis du présent que nous lui ayons accordé
pour lui servir de passeport & voyager avec plus de facilité & de sécurité -
et par lequel nous déclarons que le Sieur Richard est garçon d'honneur
& de probité; et que dans nos contrées l'on y respire un air pur & sain

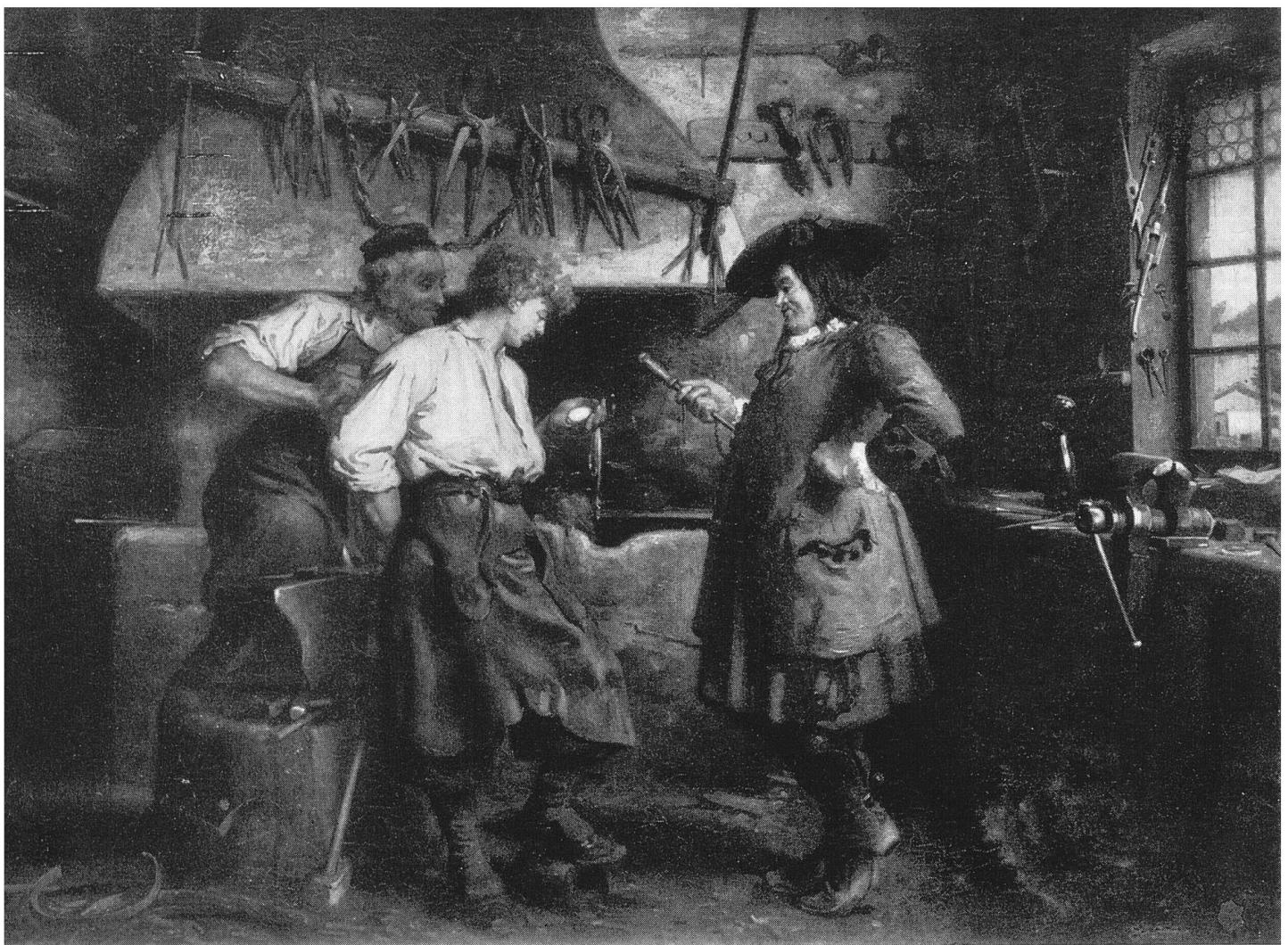
Partant nous requerons tous ceux qu'il appartiendra de lui
donner libre & sûr passage sans aucun empêchement, sous offre que nous faisons
du réciproque en pareilles & autres occasions. Le présent muni du Cachet de nos
Armes, & du Seing de notre Gréfier ordinaire. Fait au Locle le 2^e Septembre
1786 / 5

Par Ordonnance

J. Vuagneux



Passeport délivré par le Maire du Locle, Monsieur Jean Henry Vuagneux, à Isaac Richard, un des fils de Daniel, pour «se rendre dans diverses provinces de la France». Le Maire ajoute que «le sieur Richard est garçon d'honneur et de probité et que dans nos contrées l'on y respire un air pur et sain»!



Le tableau romantique du peintre Auguste Bachelin (1868), qui représente la scène de la rencontre entre le jeune Daniel JeanRichard et le maquignon dans la forge paternelle. — Musée des Beaux-Arts de Neuchâtel. — Ce tableau très populaire a largement contribué à accréditer la légende du «jeune et génial forgeron», alors que Daniel JeanRichard était en réalité orfèvre et horloger.



Statue de Daniel JeanRichard érigée au Locle en 1888. Dans cette œuvre qui parle encore au cœur de la jeunesse de notre pays, le sculpteur Iguel s'est inspiré, comme le peintre Bachelin, de la légende du jeune serrurier et forgeron, auquel il a donné les traits de sa propre fille. Ainsi s'achève l'histoire du vieil orfèvre et maître-horloger des Monts-du-Locle, l'inspirateur de l'horlogerie des Montagnes.



Un atelier d'horlogerie d'aujourd'hui que l'écrivain C. F. Ramuz évoquait comme suit: «Un groupe scolaire perfectionné, où fonctionne une force silencieuse et propre, généralement électrique et peu de machines bruyantes, mais beaucoup de petits organismes tournant sans bruit sur un coin de l'établi où l'ouvrier se trouve seul devant de belles forêts de sapins, ou une prairie avec de l'eau pure».

Petitpierre, l'ancêtre des commis-voyageurs modernes. Un jour qu'il cheminait, lourdement chargé, entre Couvet et Genève, par des chemins rocailleux, il rencontre ou plutôt rattrape le courrier de la poste. Le postillon l'invite aimablement à monter dans sa voiture. « Merci bien, riposte le malicieux horloger; il est tard, je suis pressé! »

Alors que des colonies d'horlogers genevois s'étaient déjà établies au XVII^e siècle dans le Proche-Orient, des Neuchâtelois s'aventuraient vers la fin du XVIII^e siècle en Espagne et au Portugal. Dans le premier tiers du XIX^e siècle, on retrouve ces marchands avisés et hardis, aussi bien dans les deux Amériques qu'en Extrême-Orient. Comme Scipion l'Africain, ils portent depuis lors, accolé à leur nom de famille, celui de la contrée où ils ont remporté leurs plus grands exploits commerciaux. Ainsi Pierre-Frédéric Droz dit l'Américain, Charles-Henri Challandes dit le Brésilien ou les Bovet de Chine. Ces derniers avaient eu la brillante idée de vendre leurs montres aux Chinois par paire, les deux faces pouvant être exposées en écrin ou fixées au mur des demeures dans le Céleste Empire. Ces négociants-horlogers — dont les méthodes de vente ont beaucoup évolué au cours de ces trente ou quarante dernières années — se heurtaient déjà durant leurs voyages aux éternels droits d'entrée. Grâce à son petit volume et à sa grande valeur, la montre a toujours été un article aussi tentant pour les contrebandiers que pour le fisc. Henri Moser, de Schaffhouse, un des pionniers de l'horlogerie en Russie, n'avait jamais voulu se livrer à la contrebande, malgré le bénéfice qu'il aurait pu en retirer; mais il avait gardé le franc-parler de nos horlogers. Lors d'une audience qu'il lui avait accordée, un Ministre russe l'interroge sur les moyens de remédier à la fraude des montres. Sans hésiter, Moser répond avec son sang-froid habituel: « Monsieur le Ministre, quand vous garniriez les frontières de potences destinées aux contrebandiers, vous n'auriez encore rien fait. Vous n'avez qu'un seul moyen: réduire les droits d'entrée! » Abasourdi et amusé par ce conseil inattendu, le Ministre eut la sagesse de le suivre. Les droits furent abaissés des trois quarts. — Puissent les Autorités des douanes et des finances modernes s'inspirer à leur tour de ce précédent, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde!

Indépendamment des droits d'entrée parfois prohibitifs, des crises horlogères et de la concurrence étrangère toujours très vive, l'horlogerie suisse est exposée, plus que toute autre de nos industries, aux moindres fluctuations et crises économiques extérieures. Elle exporte en effet le

95 % de ses produits, tandis que pour l'industrie chimique cette proportion n'atteint que 60 % environ et l'industrie des machines 45 % seulement. Laissons parler les chiffres. Par suite de la crise économique consécutive à la première guerre mondiale, le total des exportations de montres suisses est tombé de 328,8 millions de francs en 1920 à 169,3 en 1921. De même, lors du krach financier américain de 1929 et du chômage mondial des années 30, le chiffre des exportations horlogères fléchit de 307,3 millions en 1929 à 233,5 en 1930; il descend de 143,6 en 1931 et tombe à 86 millions en 1932. Après quoi, il se relève peu à peu, atteint 241,4 millions en 1938, en attendant de repartir en flèche au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Les exigences ou les caprices de la mode, l'introduction de la montre-bracelet — qui représente aujourd'hui plus de 90 % du nombre des montres fabriquées en Suisse — portent des coups parfois mortels à telle ou telle branche particulière de l'horlogerie, quitte à en favoriser d'autres. Certaines innovations techniques, comme la fabrication mécanique des ébauches, l'application du principe américain de l'interchangeabilité des pièces et d'autres innovations plus récentes bouleversent et révolutionnent la fabrication. Bon gré, mal gré, il faut se plier tôt ou tard à ce courant quasi irrésistible. Ne fût-ce que pour remédier à la pénurie générale de la main-d'œuvre ou parer aux effets de l'inattention, dont les manœuvres et les jeunes en particulier font parfois preuve aujourd'hui.

En présence de ces difficultés multiples et croissantes, ainsi que des inconvénients présentés avec le temps par l'ancienne liberté commerciale et industrielle, on voit se dessiner certaines tendances, dont la réalisation s'avère difficile, coûteuse et lente. Nous songeons notamment aux points suivants:

— La formation professionnelle, des apprentis tout d'abord, dans le cadre de la fabrique ou des écoles professionnelles spécialisées. La fondation de ces établissements s'échelonne entre Genève (1824) et Le Sentier (1901), en passant par La Chaux-de-Fonds, Le Locle et St-Imier (1865—1867), Biel (1872) et Soleure (1884). Le but de ces écoles ou technicums d'horlogerie, qui disposent des machines et des installations les plus modernes, est de préparer les « cadres » des usines. Grâce à une formation théorique et pratique très poussée, ils préparent aussi bien de futurs horlogers-techniciens et praticiens que des horlogers spécialisés. En outre, il existe des centres supérieurs d'enseignement

et de recherches, comme l'Université de Neuchâtel, qui forme des ingénieurs-horlogers, et le «Laboratoire suisse des recherches horlogères» à Neuchâtel également. Ces organismes demeurent étroitement en contact avec l'industrie et les grandes écoles d'horlogerie.

- La concentration industrielle. Sous la pression du machinisme, les anciens ateliers cèdent peu à peu la place aux fabriques d'horlogerie, tandis que les anciens horlogers indépendants entrent à leur tour à l'usine. En réalité, la machine ne supprime pas la main-d'œuvre; elle la déplace seulement. Sans qu'on s'en rende toujours bien compte, l'intervention du machinisme modifie lentement les rapports des hommes et des groupes entre eux et tend à remplacer les anciennes cellules familiales et artisanales par de nouveaux et grands ensembles de production.
- La création d'associations syndicales et patronales, qui sont appelées par la force des choses à négocier entre elles pour trouver une base d'entente raisonnable.
- La coopération entre les différents organismes patronaux et syndicaux, avec ou sans le concours d'un troisième partenaire: l'Etat, en vue de sauvegarder les intérêts généraux de l'industrie horlogère.

C'est ainsi qu'à travers le mâquis des difficultés et le monde inhumain et fascinant des machines, on en revient toujours à l'homme, dont dépend en dernier lieu la bonne marche et le développement d'une industrie nationale par excellence.

LE FLEUVE DE L'HORLOGERIE

Au moment d'achever cet essai sur Daniel JeanRichard et les débuts de l'horlogerie aux Montagnes neuchâteloises, nous aimerais éclairer encore certains aspects particuliers de la question et en prolonger les lignes à l'aide de quelques données et détails supplémentaires.

La date de 1750 permet de faire le point pour l'industrie de la montre dans la principauté de Neuchâtel, où les ateliers spécialisés s'étaient rapidement développés. D'après un recensement établi au milieu du XVIII^e siècle, on comptait au Locle 41 horlogers en gros et petit volume, plus 45 spécialistes (monteurs de boîtes, émailleurs, faiseurs de ressorts, de chaînes,

graveurs, etc.). A la même époque, on trouvait à La Chaux-de-Fonds 61 horlogers en petit volume, 68 penduliers et 37 spécialistes. On fabriquait alors aux Montagnes neuchâteloises un article courant, avec boîte d'argent ou de similor. La production annuelle atteignait pour ces deux centres horlogers réunis un total de 15 000 pièces environ. — A titre de comparaison, il convient d'ajouter qu'à la même époque, la fabrication de la montre était en plein essor à Genève, où elle occupait près de 4 000 ouvriers et ouvrières. Le nombre de pièces produites annuellement s'élevait à 200 000 d'un genre soigné en facture et en décoration.

Une fois mis en marche, le mouvement ne s'arrêtera plus, malgré les vicissitudes et les crises que la jeune industrie montagnarde devra affronter. De 15 000 en 1764, le nombre des montres en or et argent fabriquées et contrôlées dans les deux localités précitées s'élève à 160 000 en 1836 et atteint un total de 280 000 en 1846. Pour l'ensemble du canton de Neuchâtel, ce chiffre était de 307 000 en 1891; il passe à 967 000 en 1901 et s'élève à 1 093 825 en 1911.

Même progression dans le nombre des ouvriers horlogers dans le canton de Neuchâtel. De 464 en 1752, il atteint successivement 2 177 en 1781 — 3 929 en 1798 — 5 163 en 1830 — 10 374 en 1849 — 14 629 en 1888 — 18 645 en 1905 et redescend à 15 377 en 1950.

Selon certaines évaluations, assez difficiles à contrôler d'ailleurs, la quote-part du canton de Neuchâtel s'élèverait actuellement à 30 % environ de l'ensemble de l'exportation horlogère suisse. A elle seule, La Chaux-de-Fonds fabriquerait les $\frac{4}{6}$ à peu près des montres du canton et elle mérite ainsi pleinement le nom de métropole horlogère. Ce qualificatif prend tout son relief quand on sait que la production suisse est égale aux 60 % environ de la production mondiale de la montre.

Grâce à l'étroite coopération qui règne entre les différents rouages de cette industrie, l'horlogerie suisse continue à occuper une place prépondérante sur le marché mondial. Pour se maintenir et progresser au milieu d'une concurrence intense et d'innombrables difficultés, la montre suisse doit réunir, comme une jolie femme, un nombre de qualités impressionnant: extra-plate, élégante, racée, inoxydable, étanche, antimagnétique, antichoc et sûre.

Suivant les données de 1951 et 1955, le total de la valeur d'exportation des produits horlogers suisses se répartit comme suit par continent et en millions de francs:

	1951	1955
Europe	286,0	351,2
Afrique	54,1	75,8
Asie	171,9	191,9
Amérique	466,3	452,7
Océanie	<u>32,1</u>	<u>25,4</u>
en tout	<u>1 010,4</u>	<u>1 077,0</u>

Ces dernières années, l'exportation horlogère représente $\frac{1}{5}$ environ du total des exportations suisses. C'est dire son importance dans notre économie nationale.

En dépit de tous les obstacles rencontrés sur sa route, le fleuve de l'horlogerie suisse est toujours parvenu jusqu'ici à surmonter les difficultés et il poursuit son cours à travers le vaste monde.

SOURCES ECRITES

Adolphe Amez-Droz, « Daniel JeanRichard, son milieu et son temps ». Numéro 25 de la « Fédération Horlogère Suisse », 19 juin 1941, La Chaux-de-Fonds.

Adolphe Amez-Droz, « Le greffier Jacques Sandoz, contemporain de Daniel JeanRichard ». Numéro 30 de la « Fédération Horlogère Suisse », 24 juillet 1941.

Auguste Bachelin, « L'horlogerie neuchâteloise », Attinger, éditeur, 1888.

François Brandt du Locle, « Notice sur Daniel JeanRichard donnée sous la date du 22 janvier 1827 à Monsieur David-Guillaume Huguenin, Maire de la Brévine ».

Henri Bühler, « Bi-centenaire de la mort de Daniel JeanRichard dit Bressel ». — Revue internationale de l'Horlogerie, La Chaux-de-Fonds, 15 juin 1941.

Henri Bühler, « Le Pays de Neuchâtel: Horlogerie ». Collection publiée à l'occasion du Centenaire de la République, 1948.

Bulletins d'information de l'Office économique cantonal neuchâtelois, La Chaux-de-Fonds, 1954/1955.

Alfred Chapuis, « Histoire de la pendulerie neuchâteloise », Attinger frères, éditeurs, Paris et Neuchâtel, 1917.

Alfred Chapuis, « Large travelling watches and carriage clocks », « La Suisse Horlogère », mars 1952.

Alfred Chapuis, « Daniel JeanRichard », extrait de « L'Histoire de l'Horlogerie au Locle », en préparation.

P. Comtesse, « Discours prononcé pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Daniel JeanRichard le 15. 7. 1888 », tirage à part de « La Feuille d'Avis des Montagnes ».

Philippe de Coulon, « Les Ebauches, deux siècles d'horlogerie ». La Baconnière, Neuchâtel, 1951.

F. Faessler, « Daniel JeanRichard est mort il y a 200 ans au Locle », publié par le comité du Bi-centenaire Daniel JeanRichard, au Locle, 1941.

Marius Fallet, « Daniel JeanRichard », « Horlogerie », articles parus dans le Dictionnaire Historique et Biographique de la Suisse, 1928.

Marius Fallet, « Daniel JeanRichard, promoteur de l'horlogerie en terre jurassienne », Journal suisse de l'Horlogerie et de la Bijouterie, Bulletin officiel de la Foire suisse d'horlogerie, Bâle, mai-juin 1941.

Marius Fallet, « La Sagne à l'époque de Daniel JeanRichard », Editions des Nouveaux Cahiers, La Chaux-de-Fonds, 1942.

Marius Fallet, « L'horloger et orfèvre Daniel JeanRichard dit Bressel de la Sagne », Contribution documentaire à l'histoire de l'horlogerie neuchâteloise, Texte manuscrit, 1955.

Festival Daniel JeanRichard, 1741, Le Locle, 1941.

Feuille d'Avis des Montagnes, Numéro spécial de juin 1941. Edité à l'occasion du Centenaire de la République, 1948.

J. P. Grom, « Renaissance des Techniques », Revue Internationale de l'Horlogerie, La Chaux-de-Fonds, mars 1956.

S. Guye, « L'œuvre de Daniel JeanRichard », Revue internationale de l'Horlogerie, La Chaux-de-Fonds, 15 juin 1941.

J. H. Haldimann, « Un beau métier... l'horloger! ». Edité par la Chambre Suisse de l'Horlogerie. La Chaux-de-Fonds. Imprimerie Glauser-Oderbolz, Le Locle, 1953.

J. H. Haldimann, « Naissance et développement d'une ville horlogère suisse: Le Locle ». Supplément du Journal suisse de l'horlogerie et de la bijouterie, 1951.

David-Guillaume Huguenin, « Description générale de la principauté de Neuchâtel et Valangin », 1838.

David-Guillaume Huguenin, « Daniel JeanRichard ». — Extrait des Mémoires de M. D. G. Huguenin, Conseiller d'Etat, Maire de la Brévine, 1840.

- Oscar Huguenin, « Le solitaire des Sagnes », Editions Delachaux & Niestlé S.A., Neuchâtel et Paris, 1927.
- Pierre Huguenin, « La Suisse Horlogère », Service des publications de la Chambre Suisse de l'Horlogerie. La Chaux-de-Fonds, 1945.
- Auguste Jaccard, « Coup d'œil sur l'origine et le développement de l'industrie horlogère dans les montagnes de Neuchâtel et dans le Jura », publié par Société locloise d'imprimerie, Le Locle, 1885.
- Eugène Jaquet, « La participation de la Suisse au développement de l'horlogerie ». Edit. Hans Huber, Berne, 1943.
- Eugène Jaquet, « La Montre Suisse de ses origines à nos jours », Edition Urs Graf, Olten, 1946.
- F. A. M. Jeanneret, « Etrennes Neuchâteloises », Le Locle, Librairie Eug. Courvoisier, Le Locle, 1852.
- W. Jeaneret, « An old-time Neuchâtel clockmaker », « La Suisse horlogère », mars 1952.
- Daniel JeanRichard, 1665—1741. Fondateur de l'horlogerie suisse. Edité par la JeanRichard S.A., Genève.
- Fritz Jung, « Le Locle, Berceau de l'horlogerie de précision ». Edité par l'Association Patronale Horlogère du District du Locle, 1948.
- Fritz Jung, « Journal de Jacques Sandoz, perruquier-notaire ». Editions des Nouveaux Cahiers, Collection de « La petite histoire », La Chaux-de-Fonds, 1942.
- Fritz Jung, « Début de l'industrie horlogère au Locle », Annales Locloises, Cahier X, Imprimerie Glauser-Oderbolz, Le Locle, 1951.
- Louis Loze, « L'esprit horloger », La Suisse horlogère. Plaquette commémorative, La Chaux-de-Fonds, 1948.
- Louis Loze, « Profils et Caractères », La Baconnière, Neuchâtel, Cahiers Suisses 3—4, 1951.
- L. de Meuron, « Daniel JeanRichard. Origine de l'horlogerie ». Article publié dans le Musée historique de Neuchâtel et Valangin. Etude de G.-A. Matile parue dans ledit Musée neuchâtelois et communiquée par L. de Meuron, ancien châtelain du Landeron, 1841/2.
- Léon Montandon, « Daniel JeanRichard et sa famille ». Musée Neuchâtelois, 1941.
- Léon Montandon, « Le portrait de Daniel JeanRichard », Musée Neuchâtelois, 1941.
- Ulysse Nardin, « 100 ans au service de l'heure », 1846—1946, Le Locle.
- Frédéric S. Osterwald, « Description des Montagnes et des Vallées qui font partie de la Principauté de Neuchâtel et Valangin », 1766, réédité par les « Editions-Revue », La Chaux-de-Fonds, 1913.
- James Pellaton, « L'Ecole d'Horlogerie du Locle », Numéro spécial de la Feuille d'Avis des Montagnes, publié à l'occasion du Bi-centenaire Daniel JeanRichard, juin 1941.
- F. Albin Perret, « A la mémoire de Daniel JeanRichard », le 15. 8. 1888, « Inauguration du Monument JeanRichard au Locle », Journal de fête publié par le Comité spécial, Imprimerie Courvoisier, Le Locle, 1888.
- C. F. Ramuz, « La Suisse Romande », B. Arthaud, Editeur à Grenoble, 1936.
- Rapports sur le Commerce et l'Industrie, 1905/54, publiés par le « Vorort » de l'Union Suisse du Commerce et de l'Industrie », Zurich.
- J.-J. Rousseau, « Lettre à d'Alembert sur les spectacles », 1758. Voir la description du « Montagnon » neuchâtelois.
- J.-J. Rousseau, « Les Confessions », Tome II, livre 12, 1781/88.
- Gaston Schelling, « La Chaux-de-Fonds, Métropole de l'Horlogerie », 1955.
- F. Scheurer, « Les crises de l'industrie horlogère dans le canton de Neuchâtel », Neuchâtel, 1914, Ed. Berscher.
- « La Suisse Horlogère », La Chaux-de-Fonds, 1948 et 1952.
- Louis Thévenaz, « Le Pays de Neuchâtel: Histoire », Collection publiée à l'occasion du Centenaire de la République, 1948.
- Charles Thomann, « Le mouvement anarchiste dans les Montagnes neuchâteloises et le Jura bernois ». Thèse universitaire. Imprimerie des Coopérations Réunies. La Chaux-de-Fonds, 1947.
- Thury, « Notice historique sur l'horlogerie suisse », Paris, Exposition Universelle, 1878, Imprimerie Attinger, Neuchâtel.
- Emil Wismer, « Das Zeitglockenspiel », Roman, Arhen Verlag, Affoltern a. A., 1948.

SOURCES ORALES

Le Locle et environs

M. Arber, directeur de l'Association patronale horlogère
M. Edgard Bichsel, directeur de la Zénith
M. et Mme G.-E. de Choudens-Richard
M. Fritz Jung, instituteur et publiciste
M. François Faessler, conseiller communal
M. et Mme Fritz Flückiger-Perrenoud
M. Alfred Nardin, directeur de la maison Ulysse Nardin

La Chaux-de-Fonds

M. Baumgartner, directeur de l'Office Economique Neuchâtelois
M. Jacques Bernheim, directeur de la Timor Watch
M. Bolli, sous-directeur de la Chambre Suisse de l'Horlogerie
M. Georges Ditesheim, directeur de la Movado
M. Maurice Favre, directeur de la maison Favre & Perret
M. Marius Fallet, publiciste
M. J. H. Haldimann, préfet des Montagnes
M. Wenger, directeur de « La Suisse Horlogère »
M. Fridolin Wiget, professeur au Technicum de l'Horlogerie

Dombresson

M. Louis Loze, publiciste, directeur de la Revue Internationale de l'Horlogerie

Neuchâtel et environs

M. Alfred Chapuis, professeur et publiciste
M. Léon Montandon, archiviste
Mlle Rosselet, directrice de la Bibliothèque de la Ville
M. Henri L'Hardy, à Colombier

Genève et environs

M. Robert, administrateur de la JeanRichard S.A.
Mme de Montmollin-Richard, à Versonnex (Pays de Gex)

St-Légier

Mme Richard, La Veyre d'En-Haut

AUTRES SOURCES DE DOCUMENTATION

Archives de l'Etat	Neuchâtel
Association patronale horlogère	Le Locle
Bibliothèque centrale	Zurich
Bibliothèque publique de la Ville	Neuchâtel
Chambre Suisse de l'Horlogerie	La Chaux-de-Fonds
Office Economique Neuchâtelois	La Chaux-de-Fonds
Musée de l'Horlogerie	La Chaux-de-Fonds
Technicum de l'Horlogerie	La Chaux-de-Fonds
Union Suisse du Commerce et de l'industrie	Zurich

PHOTOGRAPHES

Chiffelle, Lausanne	pages 9, 10, 11
Robert, Genève	pages 21 (en haut), 34 (en haut), 35 (en haut)
Zschau, Neuchâtel	pages 12, 21 (en bas), 35 (en bas)
Gloor, Neuchâtel	pages 22, 23 (en bas), 33, 34 (en bas), 54
Perret, La Chaux-de-Fonds	pages 55, 56
Institut Suisse pour l'Etude de l'Art, Zurich	pages 29, 31

L'HISTOIRE
DOIT DEVENIR VIVANTE

L'Institut d'études économiques s'est fixé comme but d'encourager les travaux de recherches dans le domaine de l'histoire économique suisse et de contribuer à les faire connaître. Une économie florissante, de même qu'un essor de la technique nous amènent à réfléchir sur leur origine. Et à cet égard, rien n'illustre mieux leur développement que les biographies de ces chefs d'entreprises, de ces pionniers — hommes ou femmes — dont le génie a assuré du travail pour les générations à venir.

PIONNIERS SUISSES
DE L'ECONOMIE
ET DE LA TECHNIQUE

Une série de biographies — richement illustrées — de personnalités marquantes de l'économie suisse.

Ont paru en 1955/56

en langue française :

Cahier 1

Philippe Suchard (1797—1884)

Cahier 2

Daniel JeanRichard (1672—1741)

en langue allemande :

Cahier 1

Philippp Suchard (1797—1884)

Cahier 2

J. J. Sulzer-Neuffert (1782—1853)

Henri Nestlé (1814—1890)

Rudolf Stehli-Hausheer (1816—1884)

C. F. Bally (1821—1899)

Joh. Rud. Geigy-Merian (1830—1917)

Cahier 3

Johann Jakob Leu (1689—1768)

Cahier 4

Alfred Escher (1819—1882)

Cahier 5

Daniel JeanRichard (1672—1741)

Cahier 6

Hans Caspar Escher (1775—1859), François-Louis Cailler (1796—1852), Salomon Volkart (1816—1893) et Franz Josef

Bucher-Durrer (1834—1906)